



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

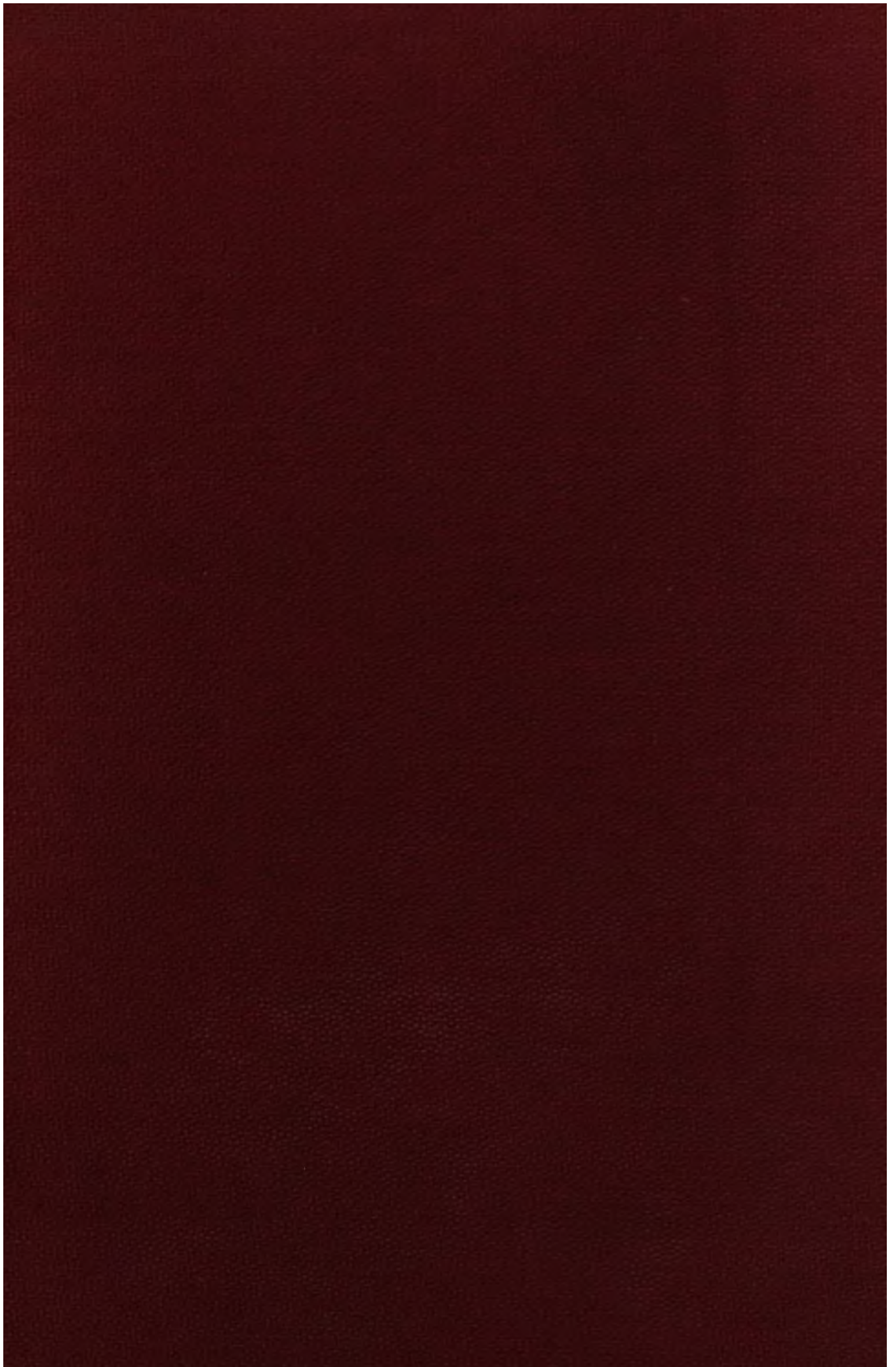
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



MMF 56, R19





**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 263

**OXFORD
1992**

163

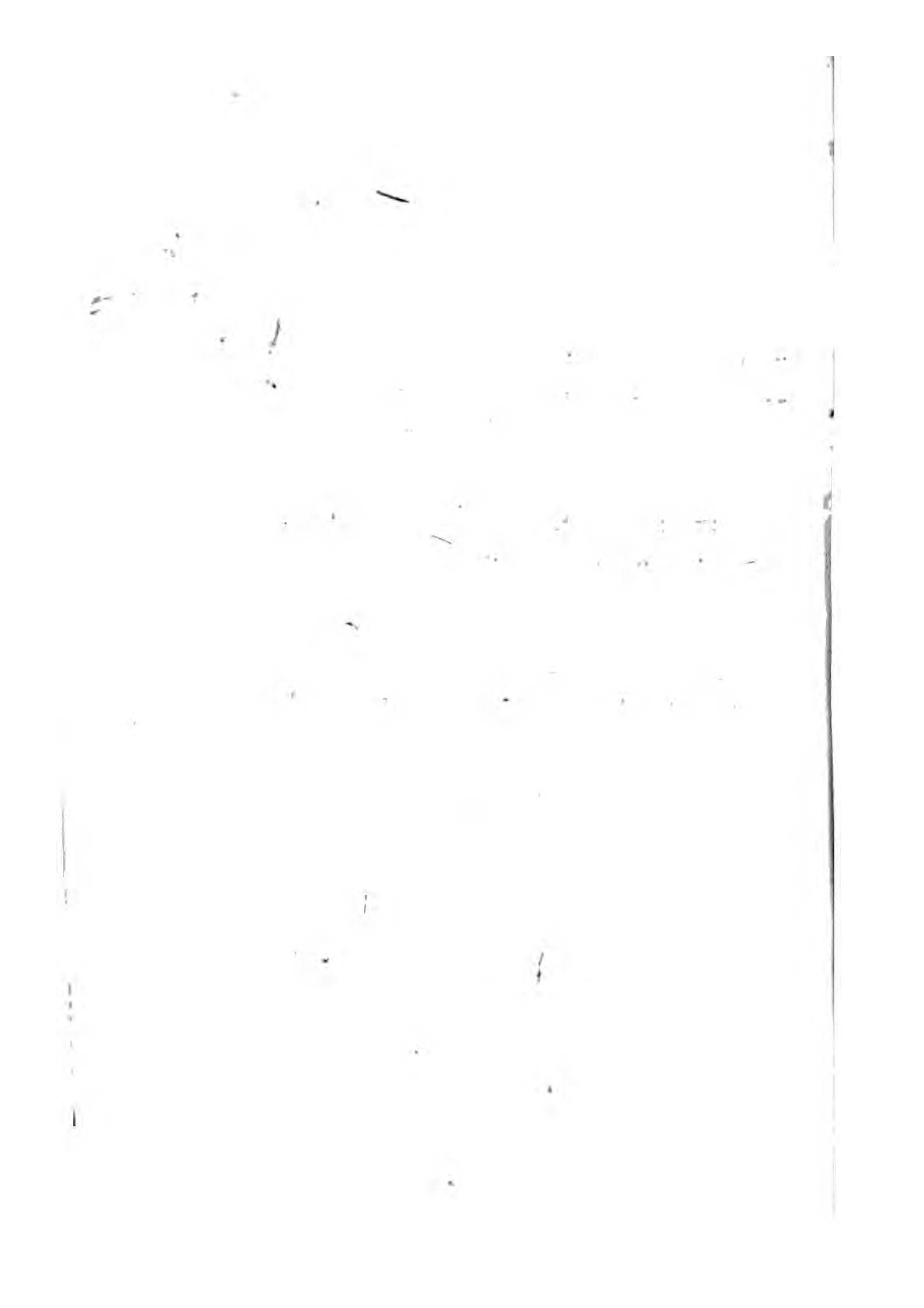
L'ÉCUMOIRE

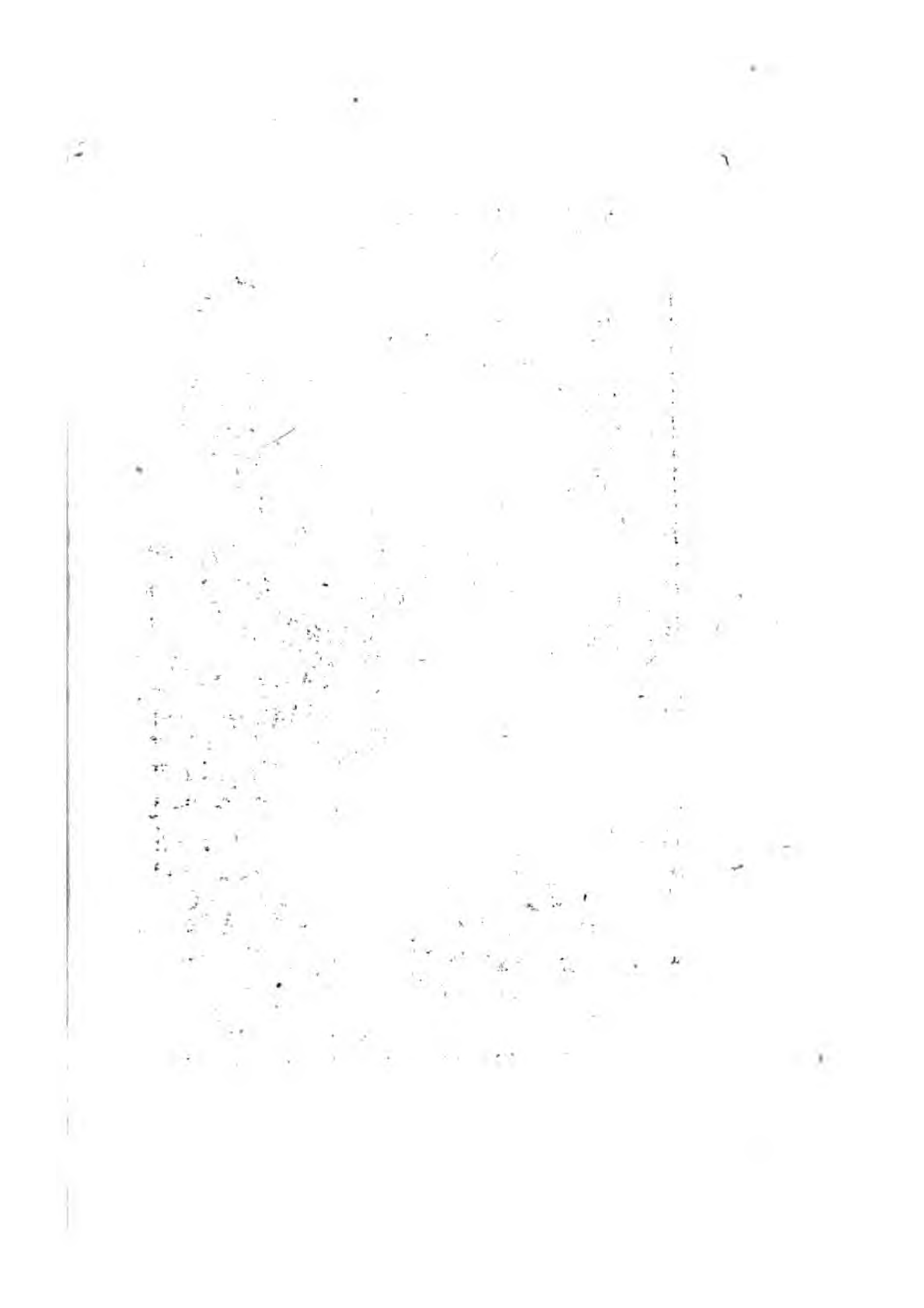
O U

TANZANI

E T

NÉADARNÉ.







L'ÉCUMOIRE

O U

TANZANI

E T

NÉADARNÉ

HISTOIRE JAPONOISE

PAR M. DE CRÉBILLON

TOME PREMIER.



A PARIS

1786



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

14 SEP 1992

OF OXFORD

LIBRARY



PRÉFACE

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine de ce Livre.

CET ouvrage est , sans contredit , un des plus précieux monumens de l'antiquité ; & les Chinois en font un si grand cas , qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célèbre Confucius. En effet , pour la sagesse des préce-

ptes , la bonté de la morale , la beauté de l'invention , la singularité des événemens , & l'ordre qui y est répandu , ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'auteur , ou du moins de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre , cependant , est de Kiloho-ée , personnage illustre , antérieur à Confucius de plus de dix siècles , premier mandarin de la loi , revêtu des emplois les plus grands , & connu à la Chine par un grand nombre d'ouvrages historiques , politiques & moraux. Un savant Chinois (*)

(*) Cham-hi-hon chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine , Pékin , 1306 , p. 155 , prem. Vol.

qui a fait , il y a quatre-cents ans , l'histoire littéraire de sa patrie avec une exactitude admirable , a prouvé , par des raisons invincibles , que Kilocho-éé étoit seul l'auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un fragment d'une histoire plus longue , un essai , pour ainsi dire , de celle de tout un peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet , ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kilocho-éé ait attendu de ce commencement , qui ne forme que l'Histoire particulière d'un Prince , il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue japonnoise , sur un manuscrit très-

vieux ; & l'auteur japons l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens , peuple qui , dès ce tems-là , ne subsistoit plus .

Le japons , dans un endroit , assure que sa nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens : mais il semble n'être pas de cet avis , parce que de son tems même , il ne restoit aucune preuve de cette descendance , & qu'il croit , en auteur judicieux , qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée . Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kilocho-ée n'a point traduite , parce qu'elle n'éclaircissoit rien . Il seroit plus dif-

ficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon plaisir du lecteur , on passera donc à des faits d'une discussion plus aisée.

~~~~~

## C H A P I T R E   I I .

*Comment ce trésor a passé en France.*

**U**N Hollandois , homme d'esprit, se trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé, par ses affaires, d'y demeurer assez de tems pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage il cherchoit à faire une traduction,



ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en hollandois; mais tres-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au public, il repassa en Europe, & laissa son ouvrage au Savant Jean-Gaspard Crocovius-Putridus, de Leipzig, son ami intime, & connu dans la Littérature par la dispute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus, sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les meutes de la chaste Diane étoient composées de chiens & de chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre sexe de ces animaux.

Après des contestations très-vives, la palme demeura à Putridus, qui prouva, par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des lettres; il le pria de commenter sa traduction chinoise. Crocovius la traduisit en latin, l'enrichit de notes & de commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois volumes in-folio, lorsqu'une

mort prématurée enleva ce savant homme. Balthazar Onerosus, & Melchior Insipidus, ses neveux héritiers des biens & de la science profonde de leur oncle, augmentèrent encore son Livre, le commenterent, éclaircirent ses notes, en ajouterent des nouvelles, comparèrent les leçons, restituerent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs enfants, moins érudits, & hors d'état peut-être de subvenir aux fraix d'une édition de cette importance, vendirent l'ouvrage de leurs peres à un Noble V..... qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur,

gneur, nommé Annibal, Julio, Scipione, B..... de gli T..... de retour à Vénise, le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le latin, il laissa à part l'érudition: aidé par un frere Servite, & tous deux s'aidant d'un dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Vénitienne. Si Son Excellence B..... avoit pu profiter des remarques savantes dont les Allemands avoient orné cet ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réus-

si à cette dernière traduction. Le Vénitien est un jargon difficile à entendre, & le traducteur François avoue que dans le Toscan même, il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroîtra pas extraordinaire, quand on saura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.



## CHAPITRE III.

*Inconvéniens auxquels il a fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.*

ON peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales ; & je ne sais , à tout prendre , s'il en sera moins bon . Les livres orientaux sont toujours remplis de fatras & de fables absurdes ; les religions des peuples de l' Orient ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par - tout , & qui seroient aussi ridicules pour nous ,

qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs écrits un air bizarre, qui a pu plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux, à qui ils font jouer toutes sortes de personnages, ils mettent en œuvre les Génies & les Dives; on les trouve dans leurs plus sérieuses histoires; & si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est un Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs livres; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à

des événemens singuliers, on s'ennuye de ne voir jamais sur la scene que ces mêmes acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de certains tours, que la simplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude ni avec agrément. La traduction d'un livre oriental en François, est donc un ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu



un travail médiocre pour arranger les faits, comme on peut croire que Kiloho-ée l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de Fée, dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retranche les noms barbares, je l'ai fait. La Ginne Hic-nec-sic-la-ki-ha-tipophetaf formoit un nom tout-à-fait insupportable a prononcer, je l'ai changé; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves & judicieuses. Il est écrit avec un

soin, une netteté & une précision merveilleuse; & je suis persuadé que Kiloho-ée est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fond, il peut-être extravagant; mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & ce goût qui brillent dans nos auteurs François, qui, toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sais quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois

ici , si je m'en souvenois parfaitement ; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuye ses lecteurs à force de sagesse. Je suis , au fond , très-persuadé que ceux de nos auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les regles. Leurs ouvrages en seroient moins décents ; mais plus agréables, & mieux lus .





TANZAI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE PREMIER.

---

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que le Prince Hiaouf-  
Zéls-Tanzaï.*

**D**ANS la grande Chéchianée, pays  
aujourd'hui perdu par l'igno-  
rance des Géographes, régnoit  
autrefois un roi, nommé Cphaf ou

Céphaès , nom qui signifioit dans la langue du pays , aussi ignorée à présent que la langue punique , *bonheur du peuple* . Nom auguste que le hasard & la flatterie lui avoient peut-être donné . Ce Prince ne se voyoit pour succéder à sa vaste puissance qu'un seul fils , pour lequel les Chéchianens avoient un respect extraordinaire , & qui , dès ses plus tendres années , faisoit , sans qu'ils sussent bien pourquoi , leurs plus cheres espérances . En ce tems-là les Fées gouvernoient l'Univers .

On n'ignore pas que ces intelligences , consultant plus le caprice que la raison , en devoient assez mal régler la conduite . Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes ; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît , ne détermine pas toujours ses volontés sur la justice . C'est ce qui arrivoit aux Fées : elles étoient en grand

nombre, connoissoient peu entre elles la subordination : leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importants quelquefois, mais toujours vifs : la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie qui, pour des Déeses femelles, est un mobile considérable, faisoient naître entre ces puissances les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu, en venant au monde, par la grande Fée Barbacela, protectrice déclarée de sa maison, depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zélés-Tanzaï (rival du Soleil), & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il savoit tout sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout sa-

voir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là , & ses talents étoient effectifs . Il possédoit à un point égal la poësie , la peinture , & la musique ; le lyrique , l'épique , le dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussissoit pas moins dans le badin & le puérile ; & le madrigal , l'épigramme , l'élégie , l'ydille , l'éclogue , l'anagramme , & les bouts-rimés lui étoient aussi familiers que le reste . Cependant , comme il n'est pas de génie universel , il ne put jamais parvenir à faire des acrostiches . Quoique son goût le plus déterminé fût pour la poësie , il ne négligeoit pas les autres arts ; tous les curieux de Chéchian avoient de ses tableaux dans leurs cabinets , & tous les *ex voto* du grand temple n'étoient peints que par lui . On représentoit à Chéchian des opera dont il avoit fait lui-même la musique & les paroles . On  
ne

ne sauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde , & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la vielle sur tous les autres instruments. Il avoit une si vive passion pour elle , que Céphaès , qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les tours des temples de Chéchian , au lieu des timbales qui appelloient auparavant les peuples à la priere , des vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires , & pour cela ils étoient décorés du titre suprême des grands - vielleurs de l'état : cette charge devint une des plus grandes du royaume , & le plus ancien des vielleurs étoit déclaré connétable. Le Roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre , honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de



peau d'ours garnie de marons d'Inde . Honneur qui peut paroître bizarre , mais qui , selon les préjugés de ce peuple , étoit la marque de la plus particulière distinction . Tanzaï répondit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation ; aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner , l'objet des attentions de la grande Fée Barbacella , l'admiration de toute la terre , rien ne paroissoit manquer à son bonheur . Cependant il étoit né avec un cœur tendre , & il ne lui étoit pas permis d'aimer .

La Fée , sur je ne sais quels accidens dont le Prince étoit menacé , s'il aimoit , ou s'il se marioit avant que sa vingtieme année fût accomplie , lui avoit expressément défendu l'un & l'autre , jusques au tems où le destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis , & il étoit aus-

si dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir , qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre . Comment , dans une cour où tout respiroit le plaisir , où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coquetterie a de plus séduisant , où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les désirs & de les satisfaire , un Prince jeune , aimable & sensible , pouvoit-il garder long - tems son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pu s'en flatter . Aussi , Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée , la cour est un séjour très-pernicieux , & accablé partout ou de regards tendres , ou de déclarations pressantes , résolut enfin d'en sortir , de se retirer dans un palais qu'il avoit sur les bords de la mer , & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût . Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite , & les

femmes qui en furent choquées , répandirent des bruits fort désavantageux à Tanzai , qui ne les sut pas , ou qui ne s'en embarrassa guère . Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette solitude , & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya . Loin de ce sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier , rien ne l'amusoit , les ressources de son esprit lui devinrent inutiles : moins il connoissoit le plaisir d'aimer , plus il s'en formoit une image flatteuse . Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses ouvrages , ces transports , cette volupté si vive de l'amour , devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir . Son ennui ne faisant qu'augmenter , il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit , & retourner à Chéchian & se marier , quelque chose que le destin pût en dire . Barbacela n'oublia rien .

pour le détourner de cette idée ; mais malgré ses remontrances , il fixa le jour de son départ . La Fée , sans l'abandonner à son sort , le plaignit , & résolut de se servir de toute sa puissance , & pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver , ou pour les soulager du moins . Les lecteurs assez patients pour continuer cette histoire , verront dans la suite combien servirent au Prince les précautions de la Fée .

---

## CHAPITRE II.

*Retour du Prince . Assemblée du Conseil . Proposition de mariage . Arrivée des Princesse ; leurs agaceries ; comme quoi reçues .*

**L**E retour du Prince , donna lieu à de nouvelles conjectures , &

fut pour les politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnements & de chimères. Le peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tazai, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes sont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévot : les personnes de cette espèce peuvent être tentées; mais el-

les voilent leurs mouvements plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur châte qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélés, sa gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs, ou ses premières fantaisies. Les coquettes les plus expérimentées de la cour se disputèrent aussi sa conquête, & étalèrent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tînt rien de l'art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir devant sa toilette. Il proposa même cette épreu-

ve : elle embarrassa les prétendantes , quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes ; & elles aimèrent mieux renoncer au cœur de Tanzaï , que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la cour , & les fatigues de leur état .

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils ; & comme c'étoit une affaire importante , il voulut en conférer avec son conseil . Les ministres étrangers proposerent chacun la fille de leur maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance : mais Céphaès ne jugeant pas que son fils pût épouser douze Princesses , se trouva irrésolu sur le choix . Les Rois dont on lui offroit les filles étoient extrêmement puissans ; il étoit dangereux de les mécontenter , & l'on n'en pouvoit contenter qu'un : jamais matière plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse de

conseil . Celle du Prince , supérieure à tout , lui suggéra alors un parti convenable au bien du Royaume , & à la majesté des Roi voisins : il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princesse qu'on lui destinoit pour épouse ; qu'elles restassent toutes à la cour treize semaines , qu'il en employeroit douze tour-à-tour auprès d'elles , ou pour mieux juger de leur mérite , ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien ; que la treizieme semaine , après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes , ou la douceur de leurs caractères , il déclareroit son choix : qu'en agissant de cette façon , aucun des Souverains dont il étoit question , ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance , puisque les seuls agréments le détermineroient . Le conseil applaudit à la résolution du Prince ; les ministres en firent part à leurs



maîtres, qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le palais les beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir : on représenta divers opéra du Prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes ; mais le respect des loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en prose qu'en vers, les plus jolis compliments du monde. Si les Princesses lui avoient plu, aucune de ses graces ne leur étoit échappée ; il plut à toutes, & cette conformité de sentiments augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On sait assez de quoi les femmes sont capables, quand elles ont envie de s'enlever un amant : mais

comme on n'a jamais vu un homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire : par conséquent, douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manège ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder, les autres, pour enchérir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'arts, elles étoient toutes poètes, peintres, musiciennes, &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottises cho-

ses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste , voulut que le sort décidât entre elles de leur rang , & dispensa son tems de façon, que dans la journée , il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine . Il assistoit à sa toilette , lui donnoit la main par-tout , mangeoit avec elle ; mais le soir , aux spectacles , ou au cercle , il voyoit toutes les autres ; & c'étoit alors que ses rivales l'examinoint , lui trouvoient un air contraint & ennuyé , & jugeoient à sa physionomie que la Princesse en place étoit celle qui lui plaisoit le moins . Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures , & les manieres de Tanzaï , quoique son cœur se fût déjà déterminé , étant les mêmes pour toutes , devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.

CHA-

### CHAPITRE III.

*Amour du Prince. Sagesse inouïe de Nêadarné.*

**O**NZE semaines s'étoient déjà passées, & la Princesse qui échoit à Tanzaï pour la dernière, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite: il l'avoit

lui-même remarqué dès le premier jour ; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendit que le sort l'approchât d'elle. Enfin, cet instant heureux venoit d'arriver. Pressés tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de savoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la première fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joie.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les désirs de Tanzai. C'étoit une brune, qui possédoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs ; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroisoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes, ou les

plus sensées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite & majestueuse, étoit en même-tems noble & libre. Ses jambes & ses mains, tournées par les Graces, donnoient sur tout le reste les préjugés les plus avantageux. Toutes ses actions, tous ses discours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours, pour plaire, soit pour sa figure, soit pour son esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienséance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devoient être par-tout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet!

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que, pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre

sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné, aussi inquiète que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des impromptus qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas, d'un autre côté, qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néadarné, qui ne l'avoit vu auprès de ses rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime



avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée ? La loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long-tems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la Princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens & doux, que la sottise des hommes & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princesse montrait d'appas aux yeux de Tansaï, lui offroit une source intarrissable de plaisir & de louanges. Il se détermina. Puis-je espérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal assurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes soins, & que vous aurez assez de bonté pour y répondre ? Ah, Seigneur ! lui répondit-elle, s'ils sont sincères,



que ne devez-vous pas en attendre? S'ils le sont, ma Princesse! ah que ce doute nous est injurieux! En achevant ces paroles, il s'étoit jetté aux genoux de Néadarné, qui, contente de son amant, l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh bien! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle, en lui tendant la main, les assurances de ma passion; parlez-moi sans cesse de la vôtre: quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement! Tanzaï, accablé de l'excès de ses plaisirs, baisoit la main de sa Princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la première impression que sa vue avoit faite sur lui, du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales, de la peine qu'il avoit eue à se contraindre de son im-

patience ! combien de sermens d'aimer toujours ! que d'amour éclatoit dans ses yeux ! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides , y lisoit & y puisoit de tendresse ! Tous deux troublés , tous deux enivrés de délices , ne sentoient plus que leurs désirs.

Tanzaï , animé par tant de beautés , sûr d'être aimé , voulut profiter du désordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur les levres , où l'amour lui-même le porta : elle auroit assurément voulu s'en défendre ; mais il est douteux qu'en pareille occasion , on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un amant à qui l'on craint de déplaire , & qui n'a pas la même peur , est plus fort par votre foiblesse , que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être , le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris ;

la vertu ne le vouloit pas , mais l'amour l'ordonnoit ; & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a , plus on veut avoir ; un désir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un amant ; sur ce qu'un lui permet , il voit ce qu'on peut encore lui permettre .

La Princesse étoit dans un de ces déshabillés si négligés , que , par la faute d'une épingle qui vient à sauter , on expose plus de choses qu'on n'en défendoit auparavant : une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable , & d'une blancheur si éclatante , qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si long-tems combattu pour un simple baiser , qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet

qu'il découvrit, lui seroit sévèrement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: ensuite la Princesse & lui ne disant mot, ne se regardant plus, ne revinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait? Elle avoit de la vertu; mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naître dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la première fois qu'elle l'éprouvoit; & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le

combattre. La violence des désirs du Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repoussa doucement ; mais étoit-il en état de rien comprendre ? Dans ce mouvement , sa jarretière, peut-être mal attachée, tomba. Tansaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretières à quelque Dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si maladroitement celle de la Princesse, que pour le coup, un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le Prince fut contraint de se retirer. On

demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire? Les Princesses font ce qu'elles veulent. Elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzaï: elle ordonna à ses femmes, en soupirant, de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la loi qu'il avoit imposée en souffrît; & résolut par vertu de prendre contre Tanzaï toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amans que par coquetterie.



## CHAPITRE IV.

*Choix de Tanzaï. Présent de  
l'Écumoire.*

CEUX qui ne connoissent que la nature & ses mouvemens, croiront que si le Prince fut fâché de se retirer, la Princesse ne le fut pas moins de le voir sortir; peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendit de son anti-chambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'histoire à la postérité. Le Lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient

roient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient pu faire : il se met de sang froid à leur place ; & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne , suivant le succès de leurs entreprises , & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de délibérer , ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la réflexion, Entre les personnes qui lisent , il en est peu qui discutent les faits avec jugement ; & la plus grande partie de celles qui en sont capables, s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner , bien ou mal , sur Néadarné . Quoi qu' on en dise , qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard , il est sûr qu' elle a crié ; & que bien des femmes en pareille occasion s'en prennent à la menace, ou ne l'effe-



Etuent que plus tard & plus bas que la Princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil, où il avoit déclaré son choix. Enfin, divine Princesse, lui dit-il, vous allez être à moi; mon amour est trop violent pour s'assujettir aux loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye des aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege les chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer: je n'ai plus à voir d'objets que vous me rendez odieux; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité? Ou-

bliez-vous que vous faites la mienne? Le Roi, qui en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglèrent entre eux le jour des noces du Prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné; mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce temps-là pour que tout fut prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Coapuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable, que ce Roi étoit en effet très-puissant, que ses Etats touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritière, ils s'unissoient après la mort de ce

Prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hasard & de l'amour. Ce que le peuple avois pris si bien, ne le fut pas de même par les Princesses: leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce temps-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, & leur amour pour Tanzaï, allerent si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fit proposer sous main un accommodement. Epris comme il étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre: peut-être même ce fait n'est-il pas vrai: ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur désespoir, ne lui fit pas

changer de résolution. Au milieu de tant de joie, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï. Il considéra que sans la consulter, il avoit non-seulement choisi, mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le protéger, du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle; il est conforme à mes intentions: mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin, & que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous puissiez la posséder sans risque. Le destin ne vous menace d'événements fâcheux, qu'en cas

que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtième année accomplie, & vous pourriez..... Je sais, être céleste, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence & votre bonté vont me conseiller; mais je ne puis attendre. Si je ne possède pas bientôt Néadarné, je meurs. Quelque affreux que puissent être les coups que le destin me réserve, ils me le seront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le destin est fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne saurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du destin; mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons, & obéir sans les chercher; c'étoit ce que j'attendois de vous, sans

l'espérer. Vos malheurs ne seront que trop réels ; il est cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter : le voici.

La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diamètre : le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit, pour qu'une chaîne de pierreries le traversât. Quel est ce bijou ? demanda le Prince. C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve ; & voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos nûces, vous trouverez auprès du Temple une petite vieille : saisissez-vous-en ; & quelque résistance qu'elle vous fasse, de quelque prière qu'elle use, enfoncez-lui, sans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Altesse Ethérée, dit le Prince, où trou-

verai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir ? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée. aussi ne vous dis-je pas que la vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre ! S'écria le Roi ; il n'y consentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne sais, reprit le Prince, ce qu'il fera ; mais à sa place, aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me ser-

vira-t-il ? A détourner , répondit la Fée , les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? Reprit encore Tanzaï. En ce cas , dit la Fée , il faudroit ne pas achever votre mariage , ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi , reprit-il , le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous ai dit , répondit-elle , qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais , de bonne foi , dit Tanzaï , croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition , puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse , qu'il n'y a point de bouche si énorme où il ne trouvât encore à fendre. Mais il m'est défendu , ajouta-t-il , d'user de violence , j'y puis employer l'adresse. Soit , dit la Fée ; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrète ; attachez l'écumoire à



votre boutonnière , & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément , reprit le Prince , si le destin me prépare des maux rares , il faut avouer qu'il m'ordonne des remèdes bien singuliers. Souvenez-vous encore , dit la Fée , s'il vous arrive des choses désagréables , de ne pas m'implorer ; & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée , en achevant ces paroles , disparut , & laissa Céphaès & Tanzaï , l'un dans l'étonnement de l'Ecumoire , & l'autre dans la résolution de s'en servir , de quelque manière que ce pût être.



CHAPITRE V.

*Dépit de Roussa-Blaffarda ; sur quoi fondé. Quelle est la consolation qu'on lui promet, & qui.*

**L**A nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les Princesses, en public, avec dédain ; en secret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel ; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insoutenable, & avoit laissé dans leur cœur des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant Prince de la Ché-chianée venoit avec tous ses appas se retracer à leur imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle : l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment ;

celle-ci se souvenoit d'un sourire, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à se souvenir de rien , ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crues préférées , & toutes mouroient de chagrin , tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux , que d'une autre injure plus récente encore , & sans doute bien piquante pour elles , puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur , étoit l'altière Rousa-Blaffarda , Souveraine de l'Isle Métissao. C'étoit la moins belle , & la plus fiere de ces Princesses ; elle avoit en présomption tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage , en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit ; & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas , il étoit si dur & si dénué de graces , qu'on  
ne

ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste, elle étoit cruelle, vindicative, scélérate & perfide. Telle que l'histoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien su sur quoi elle se l'étoit imaginé; il y a apparence que sa vanité, plutôt que les soins du Prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit si bien accoutumée, qu'elle regarda son amour

pour Néadarné, comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la désespéroit le plus ; étoit d'avoir assez compté sur ses charmes, pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée sa nourrice, & son conseil , qui étoit venue à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuse Princesse, déchue de ses espérances , fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez, lui dit-elle , en frémissant de rage, vous entendez les cris de joie de ce peuple , & je ne suis pas vengée ! Le perfide Tanzaï, & mon odieuse rivale, triomphent ; ma douleur sans doute augmente leurs plaisirs. Ah ! verrez-vous avec tranquillité une Fête qui tous deux nous déshonore ? Mon injure n'est-elle pas la vôtre ? Depuis quande nos intérêts sont-ils séparés ? On m'outrage ! que dis-je ? On me porte un coup mortel , & mes yeux

n'ont pas encore vu couler le sang de l'ingrat qui me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot confondez les éléments : vous ! que j'ai vu , pour de moindres forfaits , prête à replonger le monde dans le chaos : Parlez , qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre , cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer , & il respire ! Ah , ma mere ! Vous ne m'aimez plus : ma douleur vous auroit touchée , animée de la même fureur que moi . Le perfide , ma rivale , ce peuple que je hais , seroient vainement cachés dans l'univers . Ah , ma mere ! m'abandonnez-vous ?

Que votre douleur est injuste , ma fille ! répondit la Fée . Croyez - vous , si je le pouvois , que je ne vous eus-

se pas vengeance au-delà même de vos desirs ? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï. Barbacela, devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obéir, protège ce couple odieux, que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer, soyez sûre que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuse, je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs nûces approche, vous apprendrez bientôt quel

sera le genre de leurs peines. Rousseau, contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger, sentit son cœur cruel moins agité ; & résolue de dissimuler son ressentiment, attendit avec impatience une journée qui devoit moins affreuse pour elle, depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.

## CHAPITRE VI.

*Jour des Noces. Toilette de Néadarné.*

**I**L étoit enfin arrivé, ce jour marqué pour tant de joie ; la plus brillante aurore venoit de l'annoncer ; un ciel pur & serein sembloit témoigner aux Chéchianiens que leur divinité s'intéressoit aux plaisirs de leur prince. Le Singe consacré, auguste protecteur du pays, avoit fait



trois fois la culebute sur son piedestal : à la vérité il l'avoit faite du pied gauche ; mais loin de prendre garde à ce pronostic , tout fâcheux qu'il étoit par lui-même , on crut que c'étoit par inadvertence que le grand Singe , qui avoit toujours eu des bontés particulières pour le Prince , avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux sacrificateurs les plus superstitieux , n'étoit pas sans fondement. Le soleil paroissoit sans aucun nuage ; depuis huit jours , quoiqu'alors dans une saison orageuse , le tonnerre ne s'étoit point fait entendre ; le mois dans lequel se faisoit cette alliance désirée , étoit le plus heureux de l'année : & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme : ce qui , selon une vieille prédiction , ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déjà les grandes vielles enchan-

toient le peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitans vêtus d'habits superbes, la Milice sous les armes, commençoient à donner aux spectateurs une idée pompeuse des fêtes de ce jour; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour & de joie, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage; elle voulut lui faire un compliment; mais l'amour faisoit expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que: Ah, Prince! Ah, cher Prince! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne put lui rien répondre. L'étiquette des Rois de Ché-chianée étoit que le jour de leurs noces ils habilloient seuls la Reine future: mais il leur étoit en même-tems

défendu, de la part du grand Singe, de s'abandonner aux désirs que leur pouvoient causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse, qu'on avoit instruite des coutumes du Pays, vit, sans s'étonner, ses femmes sortir de son appartement.

Tanzai ne fut pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse, de la commodité de l'étiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre : elle disputa long-tems, & en personne bien née, les prétentions du Prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce désordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï ! Et que les ordres du Singe alloient être mal exécutés , si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout. Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretière, éldoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence : dans ces tems-là, peut-être, on connoissoit moins

qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des désirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes même ont bien pu ne le mettre en pratique que par nécessité; & les amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manège qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah, barbare, s'écria-t-il. Hélas! Prince, répondit-elle, & le Singe? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié? Et c'est parce que je vous aime, dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzaï, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain; mais ils contrasterent

encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néardarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que , pendant long-tems , il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même , quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit , persuadée que cela se pouvoit faire avec décence ; & en effet il n'y a rien à craindre , quand ce n'est pas un amant qu'on charge de cette fonction. Néardarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le Prince eut apporté la tunique , une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit . . . . . Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui allarmoient la pudeur de la Princesse , & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti , si elle avoit eu le tems de disputer. Il put donc jouir de la vue de pres-

que tous les charmes de la Princesse ; & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait , ni s'abandonner absolument à son désordre , il se contenta de l'accabler de ces caresses , que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur , que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après , il la mit dans le bain , mais lentement , & ne pouvant se lasser de l'admirer & de la tenir. A peine y fut-elle , qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit , toute claire qu'elle étoit , ne l'étoit point assez. On ne sauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit , tous les écarts où il tomba ; enfin , jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant , mal baignée , mais convaincue qu'elle étoit éperduement aimée. Le Prince enfin , après bien des peines , parvint à la mettre en état de sortir du palais. Elle n'avoit jamais été

été coëffée plus irrégulièrement que ce jour-là ; mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main , & on sait assez que quand il se trouve à une toilette , l'arrangement n'est pas de son ressort , ou qu'il n'est pas bien violent , quand il n'est pas bien mal-à-droit.

## CHAPITRE VII.

*Suite de jour des Nôces . Essai de l'Écumoire . Colère & refus de Saugrénutio .*

**L**E bruit des trompettes & des clairons annonça au peuple qu'il alloit voir ses maîtres. Néadarné , conduite par le Prince , parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible , lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté & les désirs de Tanzaï. Le Roi monta



avec eux dans le même char. Le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe Ecumoire passée en baudrier, attachée enhaut par une chaîne de pierreries, & soutenue par une agraffe de même espèce, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, & personne n'en sachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un courtisan à qui cette Ecumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareille; & sans le Prince qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela à la cour. Néadarné, résolue enfin de percer un mystère qui inquiétoit depuis long-tems sa curiosité, crut avoir trou-

vé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joie, dit-elle au Prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Ecumoire? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Ecumoire, reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous? Vous en allez être instruite, répondit-il, & vos yeux seront peut-être témoins des événemens les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au temple. Le grand-prêtre, à la tête de tous les sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues & de souplesse. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la religion rendoit absolu, pour combattre

les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable, qui lui avoit peut-être plus servi à la cour que toutes ses cabales. Mauvais théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une Princesse au pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus excessive propreté; précieux dans ses discours, composé dans ses manières, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, courtisan adroit, prêtre impérieux, bon chansonnier, conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes épigrammes; quant aux homélies, il les laissoit à son secrétaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit, par-dessus tout d'avoir

la bouche & les dents d'une beauté singulière. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La première chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvreroit pas la vieille dont Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin qui, cachée derrière les gardes, faisoit son possible pour lui échapper; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa! Il ne l'en retint pas moins; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire: c'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits: vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc? demanda la vieille. Au fond, c'est

une bagatelle, reprit le Prince : vous voyez le manche de cette écumoire , il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche . A moi , barbare ! s'écria-t-elle . Point d'injures , reprit-il avec dignité , il le faut ; & puisque vous répondez si mal à mes bontés , nous allons voir . Qu' on la saisisse , ajouta-t-il . Alors la vieille , entre les mains des gardes , fut forcée de céder aux volontés du Prince . Quoiqu' avec la bouche qu'elle avoit , elle eût moins à craindre qu'une autre , le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse , qu'elle ne put le regarder sans effroi . Tanzaï s'approcha , & malgré la colère de la vieille , s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice . Quelque dextérité qu'il employât à cette opération , quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit à faire , il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la vieille les deux seules dents qui lui

fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand-Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut; mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénutio. Je dis, repliqua le Prince, que votre Révérence doit lécher ce manche.

Lécher ce manche! dit le Prêtre: moi! un Pontife! vous n'avez pas espéré, sans doute, que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si, reprit Tanzaï, & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne désobéiriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémo-

nie ; j'attendois de vous plus de complaisance . Mais parbleu , Monseigneur , reprit Saugrénutio , Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir , il faudroit , & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche , & n'en avoir point à conserver , pour se soumettre à ce que vous exigez . D'ailleurs , si , malgré la largeur de la bouche de cette vieille , le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents , que ne me seroit-il pas à moi qui les ai toutes ? En un mot , je n'en ferai rien . Vous le ferez , répondit le Prince en colère ; mon salut y est attaché , ajouta-t-il en secouant sa terrible écumoire , & je ne prétends pas que votre sottise répugnance me le coûte . Jour-de-Dieu ! s'écria Saugrénutio , si Votre Altesse m'approche , je lui perdrai le respect .

Tanzai , pour punir ces insolentes

paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles; mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple, toujours superstitieux, prenoit parti pour le Prêtre; la cour, toujours flatteuse, se rangeoit auprès du Prince; tout annonçoit la guerre: lorsque Tanzaï adressant la parole au peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'écumoire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait sur la vieille, & le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par son état, à commettre une indécence de cette nature: que fidèle aux devoirs de cet état mê-



me , il auroit obéissans murmurer , si ce manche en avoit fait une partie , ou qu'il eût seulement lu quelque part , qu' aucun Grand-Prêtre , soit dedans , soit dehors la Chéchianée , eût léché le manche d'une écumoire , & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? léché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! o Chéchianiens , qu' on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a coûté à cette vieille , annonce ce qu'il m'en coûteroit , les dents & l'honneur. Ventrebleu , Chéchianiens ! Je jure quand j'y pense : le Prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achète son salut de ma perte ? Non , Messieurs , je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore , dès-à-présent , je le charge de la malédiction du grand Singe , & je n'acheve pas son mariage.

A cette fatale menace le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

Tanzaï, pressé par son amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa Princesse, & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du Temple; & la joie & la paix succédèrent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fût reculé, descendit de son char; & Saugrénutio, rouge encore de colère, les conduisit devant le grand Singe, en présence de qui Tanzaï & la Princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.

## C H A P I T R E VIII.

*Vengeance de Concombre. Retour au Palais : ce qu'on y apprend.*

**L**E mariage alloit se célébrer , lorsqu'on vint avertir le Prince que la vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace , & comme un dédommagement , d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité , qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio , après avoir dévotieusement encensé le Singe , commença l'hymne principal ; & sans y penser , ouvrit si fort la bouche , que Tanzaï , toujours occupé de son objet , crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'écumoire. Dans l'enthousiasme

me où étoit le Grand - Prêtre , il y auroit réussi , si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses lèvres , la vieille n'avoit éternué avec tant de force , que Saugrénutio sortant de son extase , vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il pensa rompre l'Assemblée : mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet , il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc , tout haut & sans altération apparente , les paroles sacrées. La vieille pendant ce tems avoit proféré à voix basse quelques mots barbares. Saugrénutio eut à peine fini , que s'élançant légèrement en l'air , elle cracha au visage du Prince & de Néadarné. Souviens-toi , dit-elle à Tanzai , de ton écumoire , & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombres. A ces mots , elle se perdit aux yeux des spectateurs.

Tous s'épouvantèrent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir ; mais le Prince soutint , en assez mauvais Physicien, que la vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de la vengeance, il n'y avoit pas en s'en effrayer , puisque ni la Princesse , ni lui, n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé : mais le Roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre , que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'autel.

On sortit du Temple. Le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa pour savoir si la vieille n'y seroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vue

arriver chez Roussa dans un char traîné par deux limaçons ; que cet équipage , qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante , s'étant abattu sur le logement de cette Princesse , la vieille l'avoit enlevée , & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi , qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit , craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï , tout rempli de son amour , partageoit peu les inquiétudes de son père. Il regardoit sans cesse sa chère Néadarné , avec ces transports pressants que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse , dans un modeste silence , l'écoutoit avec distra-

tion , & paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais, Princesse , lui demanda - t - il enfin , quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse ? Je ne sais , reprit-elle , si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai , repliqua-t-il , que , comme je le crains , vous ne vous fussiez donné à moi qu'avec répugnance ? Ah ! S'écria-t-il , en lui baisant tendrement la main , rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas ! Quand vous cessez de m'en assurer , je cesse de le croire. Découvrez - moi du moins ce qu'à présent vous pensez. Il seroit , reprit-elle , difficile de vous en instruire. Je désire , ajouta-t-elle en rougissant , plus que je ne pense. Mais pudeur inquiète de vos mouvemens veut se révolter contre eux ; & pour finir ce combat , je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez , & j'admire. Je vous regarde ,

Et je soupire. Vous me touchez , & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main , a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos désirs vous fait approcher votre bouche de la mienne , mon cœur tout entier y vole , un doux frémissement s'empare de mes sens , & les confond. Ah , Prince ! Ah , seul délice de ma vie ! S'il est de plus grandes voluptés , comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! reine de mon ame ! S'écria-t-il , ne le devinez-vous pas à vos désirs ? Ne le trouvez-vous pas dans les miens ?

Il est difficile de savoir comment cette conversation auroit fini , si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï , qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit que le diner , s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit se trouver au re-



pas ; & quoique dans les conjonctures présentes il se crût mal à la Cour, il pensa , en habile politique , qu'il lui convenoit de dissimuler ses resentimens. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur , s'il étoit possible , le rencontrant dans le salon , lui demanda amicalement , si , par son opiniâtreté, il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio , je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit , le manche de cette écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc , repartit le Prince, voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ? Sujet perfide ? ... Point d'injures , repartit le Prêtre , il n'en sera ni plus , ni moins. Mon respect pour vous est profond , mon attachement sincère , mes intentions pures : mais

je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres ; & quand j'ai promis d'obéir , il ne s'agissoit point d'écumoire. Vous obéirez pourtant , traître que vous êtes ! s'écria Tanzaï , enflammé de colère . Vous obéirez , ajouta - t - il , en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur , je n'en ferai rien , s'écria Saugrénutio , & la violence sera ici aussi inutile que la prière. Malgré les efforts de Saugrénutio , le Prince qui étoit vigoureux , lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la bouche , lorsque le Roi accourant au bruit , remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence , & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux , sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio , que le Roi fût venu ; le Prince le laissa , & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré , se mit à table , bénit les

plats , & la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï , qui n'avoit point perdu son dessein de vue , sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point , ainsi qu'il lui arrivoit souvent , de s'endormir à table , avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile. Saugrénutio mangea , chanta , but , parla , & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin ; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les nôces des Princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï ? Combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent ? Que la Comédie , quoiqu'elle fût de lui , lui parut longue ? Que ce fut avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper ? Néadarné , qu'il regardoit sans cesse , partageoit son impatience. Le Roi , étourdiment , proposa à

son fils d'aller au bal : mais Tanzaï, que tout chagrinoit, prit la Princesse par la main, donna le bon soir à Céphaès, & se retira dans son appartement.





TANZANI

ET

NÉADARNÉ.



LIVRE SECOND.

---

CHAPITRE IX.

*Nuit des Noces.*

**S**INGE lumineux ! Père de la Nature ! œil vivifiant du monde !  
Soleil ! retarde un peu ton retour, & que, s'il se peut encore, tes rayons divins éclairent les plaisirs de



notre Prince ! Après cette exclamation de l'auteur Chéchianien , que j'ai peut-être copiée mal-à-propos , il répète , ainsi que le lecteur l'a pu voir dans le précédent chapitre , que le Prince emmena Néadarné . Il la déshabilla , à ce que dit l'histoire , plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin . La Princesse , interdite & confuse , n'osoit presque le regarder . Les transports de Tanzaï l'étonnoient . Quelquefois elle vouloit les contraindre ; mais le devoir s'opposoit à sa résistance ; & l'amour plus fort & plus doux encore , aidoit à sa facilité , & nuisoit à sa pudeur . Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche nuptiale . Bientôt il vola auprès d'elle , il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui soumettoit . Ce qu'il voyoit , il le baisoit ; ce qu'il avoit baisé , il le revoyoit encore ; ses mains inquiètes s'égaroient par-tout . Néa-

darné sentit bientôt succéder à sa pudeur un sentiment inconnu qui remplit toute son ame ; elle soupira ; & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître , le baiser le plus tendre déclara enfin ses transports . Déjà les paroles les plus flatteuses voloient , le bruit des soupirs se répétoit dans la chambre ; déjà Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux , lorsqu'avec les mêmes désirs il ne se sentit plus la même puissance . En vain , étonné d'un accident si peu prévu , il serra la Princesse dans ses bras ; en vain , dans les plus tendres caresses , il chercha un remède à son malheur , tout irritoit son ardeur , mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princesse . Surpris & confus de l'état où il se trouvoit , il se retira d'auprès de Néadar-né , comptant que cet anéantissement se dissiperoit , & qu'elle aideroit elle-même à le détruire .

Mais

Mais quel fut son étonnement , quand implorant le secours d'une main si chère , il vit ce que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer ! Il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de sa Princesse . Il connut enfin la conséquence de sa perte ; & moins elle étoit ordinaire , plus il la jugea irréparable . O Singe ! ô juste Singe ! s'écria-t-il , ô ma Princesse ! ô jour exécration ! ô abominable Prêtre ! Quel est donc ce désespoir ? dit la Princesse : qui le cause ? n'y puis-je prendre part ? Ah ! dit Tansaï , mon malheur ne vous regarde que trop , je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi , C'est trop long-tems me le cacher , reprit-elle . Voyez donc , dit le Prince , & jugez vous-même , si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inoui & le plus cruel des accidens . La Princesse alors le considé-



rant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne sût pas, à ce qu'elle disoit, en quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. Oh, mon Prince, dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune; ou plutôt, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, venez; vous seule pouvez me rendre ma première forme. Ah! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale; & sentant subsister ses désirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il se-

roit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.

---

## CHAPITRE X.

*Suite de la nuit des nûces . Tour que jous  
l'Écumoire à Tanzaï .*

**E**NFIN, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois ? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets ? Au nom de vous-même, cher Prince, contentez ma curiosité . Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï . Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & les désespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables ; vous que j'adore ; vous, l'objet de mes plus tendres vœux ; vous, enfin, dont les attrait devoient me

répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais , lui dit Néadarné , ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? Il est arrivé , reprit-il , qu'en pareille occasion d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs ; mais cet anéantissement , causé d'ordinaire par trop d'amour , ne dure pas : il est du moins susceptible de secours , il se répare par l'amour même ; & votre compassion ne peut rien ici ; votre tendresse , la mienne , tout m'est inutile , apprenez quelle est mon infortune .

Alors , il lui raconta brièvement les menaces de Barbacela , le don de l'Ecumoire , l'usage qu'il en devoit faire , & la fureur où il étoit contre Saugrénutio , qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit .

Jamais , ajouta-t-il , je ne me serois douté qu'une journée aussi glo-

rieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter, (peut-être se vançoit-il,) je suis de tous les hommes celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencèrent. Eh quoi ! lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? Non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le ciel. Vos désirs satisfaits,

vous m'auriez peut-être moins aimée ; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours . Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion : mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre ? & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats une plus grande satisfaction . Que sont, sans l'amour , ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non, cher Prince , il n'en est pas qui vaille celui que je prends à vous dire que je vous aime . D'ailleurs, qu'avons-nous perdu ? Ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver , que j'éprouve même encore auprès de vous , ne dépendent point de ce que vous n'en plus . N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? Vous-même , ne me rendez-vous pas mes caresses ? Ne vous exagérez-vous pas votre perte ? Ah,

Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince , que vous tiendriez un langage bien différent , si vous connoissiez de réputation seulement , ce dont je déplore la perte ! Soit , reprit-elle , je veux que vous soyez justement affligé , je veux tout y perdre ; mais notre union n'en sera pas altérée .

Je le crois , répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité , si je fusse resté ce que j'étois ? Prince , lui dit-elle encore , au milieu de cet embarras , les Dieux m'inspirent une pensée salutaire . La Fée , en vous donnant l'Ecumoire , a sans doute eu ses raisons : un présent de cette nature seroit trop ridicule , si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particulière . Ce qui vous arrive , est l'effet de la colère de l'inférieure Concombre . Je suis sûre que l'Ecumoire , convenablement appliquée , détruiroit l'enchantement .

Puissent les Dieux , s'écria Tanzaï , vous payer de ce conseil ! Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité l'esprit aussi présent ! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire , & se frottant de toute sa force , il demanda à la Princesse si rien ne offroit à ses regards . Dans l'instant qu'elle lui répondoit non , le Prince voulant continuer le frottement , trouva l'Ecumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau , & nuls efforts ne purent l'en arracher ; de sortes qu'après des douleurs excessives , il fut contraint de la laisser , fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit , supposé qu'elle lui restât . Le jour vint enfin . Néadarné , accablé de fatigue , se laissa aller au sommeil , en exhortant le Prince à en faire autant . Ses aventures l'occupaient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil , & il employa

le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus , étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la cour . Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment , mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pencher . Si à force il l'approchoit de lui , elle lui couvroit entièrement le visage ; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces désagréables idées , il s'endormit . La douleur & l'accablement lui procurèrent un sommeil si long , que Néadarné éveillée avant lui , eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela . Tanzaï , après avoir essayé différentes postures , s'étoit enfin couché sur le dos , & peu s'en falloit que dans cette situation l'Ecumoire ne touchât à l'impériale . Elle étoit abymée dans les idées que cette vue lui



donnoit , & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu , valoit , quoiqu'il en dit , ce qu'il venoit d'acquérir .

---

## C H A P I T R E X I .

*Evénemens peu intéressans. Conseil rassemblé ; à quoi il sert.*

**I**L y avoit déjà long-tems que le Prince dormoit , lorsque le Roi , inquiet du succès de cette nuit , entra dans l'appartement , suivi de son Capitaine des Gardes , & de la plus grande partie de la Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince ; & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit , il badina assez fortement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les Courtisans , stupéfaits de l'énormité de

la chose, firent entre eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pu cacher si long-tems la majesté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de sa première joie, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné déranga le pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire jusques à sa racine. Singe cruel ! que vois-je ! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut désespéré d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre : mais se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son père que depuis une heure, Néadarné badinant

avec lui sur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir dans l'équilibre où on la voyoit; & que sur le champ il l'avoit convaincue que la chose étoit possible; & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il sût comment, avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son père, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire sans que personne s'en appercût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer: mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer ne l'entama. Le Roi ne sachant plus qu'ima-

qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris que le Prince l'avoit cru; & le peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple: non qu'il sût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans la ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée, où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son appartement, & qu'un Officier du Palais lui avoit long-tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris

force dans l'esprit du peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil, après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisième dit qu'il falloit même la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh, morbleu! s'écria alors le Roi, je savois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aye point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que .... Maugrebleu du Conseil, dit le Roi en colère, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrémité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colère du Roi étoit

montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis habile Chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du ciseau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le Prince, à la vérité, pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La première idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent ; & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil, qui l'auroit fait pendre par complaisance, lorsque Saugrénutio insistant fortement sur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sachant que dire, opina comme lui, & se sépara. Le Roi retourna auprès de son fils, & Saugrénutio alla au temple préparer son Singe à rendre l'oracle.

CHAPITRE XII.

*Oracle du Singe*

*Départ du Prince.*

**L**es malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrénutio, pour qu'il y prît une part bien sincère. Maître de dicter les oracles que le Singe rendoit, ou de les interpréter du moins à sa fantaisie, il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette résolution n'étoit rien moins que charitable; mais Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un peuple, on lui avoit fait un affront cruel; & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursui-

voit le Prince, c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui, tranquille & respectée dans son temple, s'inquiétoit peu dans le fond des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrénutio étoit déjà entré dans le sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger. Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'oracle. Sois sûr de ma protection je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévot qu'il étoit, remercia affectueusement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe ; & quand il lui demanda tout haut ce que le Prince devoit faire, Concombre, invisible à tous les yeux,



prononça très-intelligiblement , par l'organe du Singe , ces paroles :

*Qu'il aille : qu'il parcoure :*

*Qu'il couche : qu'il revienne.*

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme ; & moins instruit qu'auparavant , courut la porter au Prince , qui toujours occupé de son désenchantement , fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet oracle ? dit Tanzaï , après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop , s'écria la tendre Néadarné : plutôt aux dieux cruels qu'il fût aussi obscur pour moi , que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous , Princesse ? reprit Tanzaï : D'abord , dit-elle , l'oracle veut que vous me quittiez , & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin . . . Ah ! dans l'état où je suis s'écria le Prince , devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez lorsque

le destin m'offre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? Pensez-vous, quand on me destineroit la Déesse même de la beauté, que je puisse vous oublier ; que ce fut l'amour qui me conduisit dans ses bras, que votre image ne m'y fût pas toujours présente ; que sans cette charmante idée, je puisse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit, & ne répondit rien. Le Prince, quoique touché de ses pleurs, donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embarrasemens, des assurances d'une fidélité entière & du retour le plus prompt, il sortit du palais seul & à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son coursier. Il pria encore son père, avant de partir, de faire assembler les Etats & les Sacrificateurs,

pour condamner Saugrénutio à l'Écumoire, en cas qu'il en fût débarrassé.

### CHAPITRE XIII.

*Aventure miraculeuse de la Fée au  
Chauderon.*

**L**E Prince avoit déjà parcouru trois ou quatre Royaumes , fort inquiet du tems & du lieu où se termineroit sa course , lorsque passant dans une forêt fort sombre , il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chauderon , des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse , & qui l'incommodoit d'autant plus , qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit . Vous me paroissez , lui dit-il , vous fatiguer beaucoup. Seigneur , répon-

dit-elle , je ne suis embarrassée que parce que je n'ai point d'Ecumoire . Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines , reprit-il ; car si je suis embarrassé , c'est parce que j'en ai une . Ah , généreux inconnu , s'écria la vieille , voudriez-vous me la livrer ? il n'y a rien que je n'en donne . Je ne serois pas fâché , répartit le Prince , de vous rendre ce service ; mais elle me tient de façon , que je doute que je puisse m'en défaire . Cependant je puis écumer cette chaudière , puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit . Il descendit alors de son cheval , après avoir prié la bonne femme de s'écarter , soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire , soit qu'il fût naturellement modeste .

La vieille s'écarta donc , & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces , en conduisant l'instrument avec

ses mains . Mais à peine l'eut-il fait une minute , que l'Écumoire se détacha . Tanzaï , à cette vue , poussa un cri de surprise & de joie ; & la vieille s'étant rapprochée , il alloit lui conter son histoire , lorsque l'interrompant : Prince , lui dit-elle , je vous connois ; je savois que vous deviez passer en ces lieux , & que nous nous y rendrions un service réciproque . Je suis une Fée ; & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire , j'avois besoin de l'Écumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent . Je ne vous ais pas été inutile : j'espère vous aider encore ; vous allez dans l'isle de Cousins . . . . Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois sans savoir où j'allois . Et comment arriverai-je dans cette isle ? Il m'est défendu de vous en instruire , reprit-elle . Autre embarras ! repondit-il ;

pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner ? Franchement , tout ceci commence à m'ennuyer . Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire?... L'oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez ? Vous allez en bonne fortune . En bonne fortune dans l'isle des Cousins ! s'écria-t-il ; & dites-moi , s'il vous plaît , qu'elle est la beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus , songez , dit-elle en riant , à ne pas manquer de courage . Vous me donnez , répondit-il , mauvaise opinion de ma conquête , & toute femme avec qui l'on a besoin de courage n'est pas celle qui l'excite le plus . Mais quels sont donc ces importans services que vous me rendez ? Vous m'avez , à la vérité , débarrassé de mon Ecumoire , mais je n'en suis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour

peu que vous prissiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis si long - tems , vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible , repartit la Fée ; la Dame qui vous aime , a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant , comme la timidité pourroit nuire à votre guérison , & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher , je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'eau de santé. Avant de vous mettre au lit , la nuit de votre désenchantement , ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas , reprit le Prince , vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croye avoir ordinairement grand besoin de cette eau de santé ; mais en cas que cela arrivât ,  
je

je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends, & vous exauce, reprit la Fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu : le premier Cousin sellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, & le Prince, après avoir serré son flacon, & rattaché son Ecumoire, remonta sur son coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.

## CHAPITRE XIV.

*Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.*

**A** PEINE Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le Cousin qui devoit le voiturier. Il étoit



trois fois gros comme son cheval, il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête; cependant il se remit, & descendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un héros à la bonne foi de l'animal, qui ne le sentit pas plus tôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le Cousin s'abattit dans une isle, où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Isle des Cousins; & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son conducteur jusques à un palais superbe.

Beaucoup de Cousins, richement vêtus vinrent le recevoir à la porte, beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instrumens. On sait que les

Cousins ont naturellement la voix harmonieuse ; ceux d'entre eux qui savent la musique , se mirent à chanter les louanges du Prince , & formèrent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzaï , déjà rassuré par cette obligeante réception , fut conduit dans des appartemens superbes , où des Chouettes mises très-galamment , vinrent lui faire la révérence. Une d'elles , après les premières cérémonies , lui demanda , avec une voix touchante , s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure , il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancèrent alors pour le déshabiller. Mesdames , leur dit-il , il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute , reprit la Camériste ; mais nous savons que vous ne

pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles ; & n'ayant rien de bon à y répondre , se mit au bain , se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eut eu de quoi en prendre. Voilà , Seigneur , lui dit la railleuse Chouette , une bien louable modestie ; mais elle ne me surprend pas de vous : de tous les hommes , vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi , dit Tanzaï en colère , cette rareté que vous vantez tant , cesseroit moins pour vous que pour qui que ce pût être. Prince , repliqua-t-elle , cette réponse est peu polie. Eh , corbleu ! dit-il , depuis deux heures , vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez , n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur , je ne suis point accoutumé à respecter des hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince , se tut , & Tanzaï sortit du bain , parfumé

comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il à la Chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce palais? Que veulent dire ces singularités? Des Chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même êtes-vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'Oiseau, la première Chouette que vous ayez vue avec des ajustemens? Mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées; & par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime, vont de pair avec sa puissance. Imaginez ce que les Cieux ont formé de plus beau, & vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre. Je ne vous dis rien de plus,

vous jugerez du reste par vos yeux. La Beauté qui vous est destinée, paroîtra cette nuit à vos regards ; elle seule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment, puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous sur sa perte.

Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chauderon n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette ; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche ; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour & l'extravagance font faire tous les jours des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque cel-

le où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse, qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proie à ses désirs : son amour pour elle en diminua ; & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des amans ! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la maîtresse dont ils connoissent le plus le cœur & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzaï : Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure aussi flatteuse vous fait naître : mais prenez un air plus gai, votre maîtresse hait mortellement les gens taciturnes, & je sais plus de mille amans qui, par ce défaut, ont perdu ses bonnes

graces. Mille amans ! s'écria Tanzai , c'est une façon de parler. Non assurément , reprit la Chouette , je n'exagere pas ; deux mille vous ont précédé , deux mille & plus vous suivront ; & ce grand nombre d'adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse : & sa bonté , ajouta-t-il. A ce que je vois , reprit la Chouette , vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde ; vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner , & du soin qu'on prend pour quelqu'un qui , puisqu'il faut parler franchement , pourroit bien ne le pas justifier... Je vous ai déjà dit , Mademoiselle , que votre air d'aigreur , & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient ; finissez , ou je vous quitte.

Il y a apparence que la Chouette ,

qui faisoit la précieuse & le bel-esprit, ne s'en seroit pas tenue-là, si le Cousin, Maître-d'Hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table, on imaginera facilement le goût & la magnificence du repas : l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causa de tems-entems avec la Chouette, quoique dans le fond elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le Prince le termina par son eau de santé. La Chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est sans doute un préservatif contre vos accidents ordinaires. Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette ; mais



vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.

---

## CHAPITRE XV.

*Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.*

**O**N vient en cet instant dire au Prince que sa Déesse seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublèrent, & il se laissa déshabiller par les Chouettes, sans proférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un appartement superbe, où les par-

fums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude & de désirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pièces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres le plus précieuses, soutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit ; mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Gue-non de la Divinité. Il approcha, & la Chouette se retira, après lui avoir donné le bon soir. Tanzaï, consumé de désirs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la Chouet-

te l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obéit, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna, & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet qui, pour le recevoir décemment, avoit orné ses oreilles de Chouette des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni par-tout de fleurs & d'aigrettes; & quoiqu'elle fût coëffée en-arrière, elle avoit mis par-dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un désespoir de même couleur, galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit  
une

une sorte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés, rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couverte de verrues, alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laissoit pendre des levres violettes, & présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de tems, avoit même perdu son coloris naturel. Ses joues pendantes reposoient mollement sur son oreiller. Une quantité innombrable de mouches & d'assassins de différentes espèces, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamans & de perles, à gros glands, lui descendoit sur la gorge. Ses tettons, assez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, sortoient d'un corset garni de dentelles frisées, qui étoient noués en trois en-

drois avec de la nonpareille couleur de rose.

Tanzaï, interdit à cet aspect, auroit fui, si la frayeur qu'elle lui inspiroit, lui en avoit laissé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable, qui malgré les parfums dont la Fée, s'étoit fait oindre, remplissoit toute la chambre. Ciel ! disoit-il en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarné ! c'est donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur ! Juste Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé, il auroit su que celles dont nos Petits-Maîtres sont si fiers, ressemblent souvent à la sienne.

Il n'étoit revenu ni de son dégoût ni de sa terreur, lorsqu'une voix rauque & cassée, sortant de cet effroyable squelette, lui adressa ces douces

paroles : Vous voyez , Prince , ce que je fais pour vous , & quel est l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire , après l'affront sanglant que vous m'avez fait , après la vengeance dont il a été suivi , que mes ressentimens se terminassent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a causé vos larmes , se présente pour les essuyer. Vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez , & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre première forme. Je ne sais si trop d'amour-propre m'abuse , & m'exagère votre bonheur , si les transports de tous les mortels qui m'ont vue , ne me font pas trop présumer de mes charmes : mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât , qui ne voulût même payer de sa vie , le sort que je vais vous faire. Je ne vous

presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience; j'y découvre avec la joie la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-tems ce spectacle; hâtez-vous de la confondre. Ah dans des momens si doux l'empire de la vertu devoit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer! Tanzaï, demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abymé dans cette lethargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler: mais considérant

que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver, seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne savoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau, quoi, Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois; mais il auroit déjà dû céder à l'impétuosité de vos feux & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissans pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste peut te rappeler à la vie. Alors jetant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés encore non-aperçues, & roulant ses yeux avec vio-



lence : vois , barbare , dit-elle en soupirant , vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde ! s'écria le Prince , ah , grands Dieux ! où suis-je ? Sortant alors brusquement du lit , il se débarrassa des griffes qui le retenoient , & cherchoit à sortir , lorsque ce que le Lecteur verra dans le Chapitre qui suit , l'arrêta.

---

## CHAPITRE XVI.

*Illusion. Bonheur du Prince évanoui. A quel prix on le lui rend.*

**T**ANZAÏ , transporté de rage , alloit sortir de l'appartement , lorsqu'une voix douce , & qu'il crut reconnoître , l'appella. Ciel ! quelle fut sa surprise , lorsqu'en se retournant du côté du lit , il vit Néadarné plus charmante que jamais. O ma

Princesse, s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadar-né, homme sans courage! tu ne mérites plus mes bontés. Tu savois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachotent; c'est moi qui, par la protection de Barbacela, sous la forme d'une Fée, t'ai débarrassé de ta fatale Ecumoire; c'est moi encore qui, pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'eau de santé. Malheureux! ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins & mes bontés, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princesse! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser: mais la Princesse & l'appartement disparurent à

ses yeux, & il se sentit-transporté dans la cambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son désespoir augmenta en y retrouvant la facheuse Chouette qui, assise dans un fauteil, chantoit en l'attendant. Eh quoi! lui dit-elle d'un ton gai, sitôt de retour! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie! Ah! dit la Chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou, pour mieux dire, le même subsiste; cela est malheureux pour vous; car quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne? Savez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que le vous tords je col, si

vous osez encore proférer une parole? Puis revenant à lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je vien de vous dire : mais tant d'évenemens me confondent, me mettent hors de moi-même, que je ne sais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me trouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre? Mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposéz-là est difficile, reprit la Chouette : je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eût pu

m'être offerte sous cette exécration forme ! Hélas ! j'avois déjà senti l'effet de l'eau de santé, déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Princesse m'attelle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vu aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois, d'être soumis, malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées ! Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire ! Ah ! si jamais mon histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ! Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siècles à venir.

Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien,

divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remède ? Je tremble que vos soins n'ayent été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine ; mais enfin, vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné ? Ah, Dieux ! Prince, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la même forme de Concombre. Vous frissonnez ? Consultez - vous, votre premier refus vous coûte déjà assez, prenez garde au second. Si d'abord vous aviez surmonté votre répugnance, & que la Fée prétendue vous eût reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement cela est devenu plus difficile ; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve prescrite, avant que de voir

la métamorphose. Hem ! que dites-vous , dit Tanzaï , que parlez-vous de treize fois ? Vous m'entendez , dit la Chouette , treize fois , cela se comprend. Allez , on n'y pense pas , reprit Tanzaï ; ce seroit tout ce que je pourrois faire , si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné , la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisans services ! Faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut , dit la Chouette , c'est le dernier mot ; mon zèle ne doit pas vous être équivoque , je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le Prince. Comment , dit-elle , vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine ? En effet , reprit Tanzaï , je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi , que vous le sussiez par expérience. Encore un coup ,

coup, reprit-elle, déterminez-vous : c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois dans le fond meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous savez qu'il y a quantité de chose que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le Ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé & plus désagréablement occupé que la première fois.

---

CHAPITRE XVII.

*Nuit délicieuse de Tanzaï.*

**D**E quelque courage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-



elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous ; & le seul de mes désirs, d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi, point de compliment ; il vous siérait mal de m'en faire, après l'état où vous me réduisez. Mais quelle fureur vous tient, de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre, ne devrait-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devrait-il pas vous suffire, pour le bannir que je réponde mal à vos sentimens ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Écumoire, est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos di-

scours me persuaderoient , s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir , ni un mouvement d'amour , qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi , qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme qui n'y est point appelé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible , & née avec de la vertu , que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports & ces caresses dont vous parlez , puisqu'elles vous font tant de peine , je puis , dit Tansaï , vous les épargner ; je ne suis pas as-

sez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non ! dit la Fée ; je suis soumise aux volontés du destin , & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout - à - l'heure , reprit Tanzaï , plus emportée , & moins dévote. Mais , quoi qu'il en soit , on m'a promis Néadarné , & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promise à la vérité , reprit Concombre , mais vous savez à quel prix. Allons donc , dit le Prince , qui , malgré lui , se sentoit renaître ; mais il faut aimer éperdument , pour se soumettre à ce qu'il m'arrive.

Alors se bouchant le nez , & fermant les yeux , il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit du devoir prescrit. La Fée , pour le lui rendre plus facile , soupiroit tendrement , & s'agitant avec volupté , lui donnoit , malgré son indifférence , tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle fai-

soit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite ( chose surprenante , & qui n'est pas celle de cette histoire qui peut choquer le moins ) la moitié de son martyre , & l'eau de santé , agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude, lorsque la Fée le pria de suspendre ses travaux , & de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite : Voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment anime , que ces voluptés honteuses que

les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande-là repartit-elle, n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept? Je crois que vous vous trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte; j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas des disputes là-dessus; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement, vous valusiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, re-

prit Tanzaï , pourquoi je vaux tant ; & le présent qu'on m'a fait de l'eau de santé , est une précaution que vous avez prise pour vous-même. Mais , en conscience , ne devriez-vous pas me remettre le reste ? Cela ne se peut , reprit-elle. En ce cas , dit-il , je m'en tiendrai où je suis , je ne vous crains plus. Nous verrons , reprit Concombres en le touchant. Ah , barbare ! s'écria le Prince qui se sentit décroître , il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez , & votre main pour opérer ce que je sens , n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre , dit Concombres , & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi , soyez - le du moins , dit Tanzaï , par rapport à vous-même. Je suis , reprit-elle , moins méchante que vous ne croyez , & vous verrez que je puis de cette main que vous méprisez tant... Eh , de grace !

s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mise à bon marché; mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné; mais ne la voyant point paroître: Que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné? M'auroit-on trompé? Hélas! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh, corbleu! dit Tanzaï, il ne faut pas être un barême pour savoir compter jusques à treize,

ils y sont bien. Mais le moyen ! reprit-elle , vous voyez bien que cela ne se peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir , si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même , cher Prince , prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu , dit-il , c'est qu'il n'y en a point. Enfin , reprit-elle , par votre obstination , vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu , vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il , me laissez-vous en proie à l'injustice ? Et faut-il... Mais hélas ! peut-être avez-vous raison : je ne vois point Néadarné , & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc si je puis m'en tirer.

Tanzaï , excédé de fatigue , eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres ; & reconnoissant combien inhumainement on



l'avoit trompé, il se jetta avec fureur sur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures; puis, s'élevant au plafond: ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai à la vérité rendu ce que tu désirois avec tant d'ardeur; mais prends garde qu'il ne te soit inutile, & souviens-toi long-tems de ton infernale Ecumoire. Ah! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore? En cet instant, la Fée & le palais disparurent

à ses yeux ; & lui, aussi honteux que fatigué de sa bonne fortune , trouva ses habits , son Ecumoire , & son cheval , dans cette même forêt où il avoit rencontré la Fée au Chauderon. Il s'habilla promptement , formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette ; & reprit le chemin de Chéchian , très-disposé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte , puisque les plaisirs dérobés lui réussissoient si mal.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Le moins amusant du Livre.*

PENDANT que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles , on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian , qu'il ne l'avoit été dans le palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio

y faisoit grand bruit. Les Sacrificateurs & les Etats étoient convoqués. Le Roi, sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrénutio auroit léché l'Ecumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse, il n'auroit aucune ressource. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la personne du Souverain par des raisons de politique & d'intérêt, n'auroit pas voulu sans doute agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & sans fruit particulier, la majesté du Prince. Les Sacrificateurs, qui n'attendoient leurs dignités que de leur servitude auprès  
du

du Patriarche , n'avoit garde de lui manquer , dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & superstitieux , accoutumé à regarder les décrets du Patriarche comme des décrets des Dieux mêmes , auroit craint d'attirer leur colère sur lui , en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit - il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit ? Hai de la Noblesse , avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions ; détesté des Sacrificateurs ; jaloux du rang qu'il occupoit ; méprisé du peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer , & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obéir ? La honte de lécher l'Ecumoire , la douleur qu'elle lui causeroit , le triomphe du Roi ,

toutes ces considérations l'agitoient tour-à-tour ; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de désobéir, il ne voyoit pas comment il pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne savoir quel parti prendre , lorsque le Patriarche arriva à la Cour , précédé d'un décret terrible , par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lécher l'Écumoire : il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre, & de ne pas laisser armer contre lui la Justice divine & humaine. Saugrénutio , atterré par ce décret, alloit fuir, lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent , soit qu'il en eût sujet ou non , des Sacrificateurs de Chéchian , les menaça de les joindre à leur Chef, & de leur faire aussi lécher l'Écumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent &



absolu dans ses volontés , les Sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une assemblée secrète , où il fut conclu qu'on cherchoit à se faire des partisans. Ces séditioux pensèrent avec sagesse, qu'il falloit , pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'Écumoire devenoit une affaire générale , & que personne dans le Royaume , sans en excepter le Roi , ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu : ils trouvèrent de la crédulité , formèrent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut allarmé : il connoissoit le caractère entreprenant du Patriarche : cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace , cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de

blessier la majesté du Trône, une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & sans cesse leur manquer: mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fidèles à leurs serments. Un peuple sans religion, est bientôt sans obéissance. S'il ne connoit point de Dieux, s'il ne craint pas, les loix humaines ne sont plus rien devant lui; il devient son législateur; son caprice seul fait sa règle; il n'élève que pour abattre. Incessamment révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets: sans crainte pour

l'avenir , ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux , ou il envisage de si loin leur colère , qu' à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un peuple qui se conduit par d'autres maximes , tranquille à l'égard de ses Rois , le regarde comme un présent de la Divinité , & n' imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger , ou de discuter seulement la nature de leur autorité , & d'y donner des limites . Mais aussi , plus superstitieux que religieux , moins vertueux que timide , plus crédule qu'éclairé , une idée mal-entendue de la religion le mène loin : plus frappé du culte extérieur , que de l'existence de la Divinité ; plus soumis à ses ministres qu'à elle-même , il les croit lésés où on leur fait justice ; & le Roi , victime des préjugés des sujets , n'ose sortir d'esclavage , dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa



dignité seroient également compromises.

Céphaès, convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche , & à le borner aux fonctions purement spirituelles. Pour ôter à la Capitale un sujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne un sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le Patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : à Chéchian, il étoit obscurci par la lumière du trône ; & les sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux

brigues qu'il pouvoit avoir envie de former ; un seul regard du maître les pouvoit dissiper : au-lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, & accrédoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lécher l'Ecumoire. La Fée Barbacela n'avoit appelé que le Grand-Prêtre à cet honneur ; mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter & l'étendre ; enfin, il avoit peur. Il résolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la religion, de rejeter sur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, &

---

de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le Patriarche , il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche , de son côté , bouda contre le Roi ; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jeter entre eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.

---

## CHAPITRE XIX.

*Bagatelles trop sérieusement traitées .*

**L**E Grand-Prêtre s'apperçut aisément de l'état de trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien , vertu-bieu ! dit-il à ses alliés , eh bien , corbieu ! nous les tenons. C'est demain l'ouverture de l'Assemblée ; mais ne nous démontons pas. Le peuple est pour nous ; les femmes , à qui j'ai fait une

description monstrueuse de l'Ecumoire, jurèrent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'est pas de retour; l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui sera peut-être jamais otée: qui sait même si jamais on les reverra? Nos ennemis désunis entre eux ne peuvent plus nous porter de coups certains: occupés à se garder l'un & l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le Ciel nous protège: peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les Sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut long-tems.

Par bienséance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baissés & la marche incertaine, retourna chez soi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frère, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix cé-

leste nous portera contre un ministre rebelle à ses devoirs? Plaise pourtant, s'écria-t-il, plaise au suprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur! Puisse-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder sa vengeance! Désarmé par les ardentés prières que nous faisons tous pour votre conservation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple nécessaire d'une entière soumission à ses ordres! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, & instruisons promptement le procès.

Alors l'Orateur se leva, & raconta avec l'exaëtitude la plus scrupuleuse, au hasard d'être long, l'histoire de l'Ecumoire; & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au Grand-Prêtre, fut plus exagéré qu'oublié. Pendant ce récit qui fut long, Saugrénutio & ses adhérens se con-

firmerent dans la résolution de désobéir. A peine fut-il fini, que le Patriarche se leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez-vous qu'il obéisse? Oui, répondit le Patriarche, & il ne sera pas le seul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colère, il ne sera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici: prétendriez-vous que je le chasse l'Écumoire, moi? Fi donc, reprit le Patriarche. Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en seroit pas plus mal; & si vous le faisiez, vos sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes sujets n'ont que faire à tout ceci: je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majesté le croit, répondit le Patriarche; mais telle est la nature  
de

de l'Écumoire, qu'elle devient un mystère, & un objet de vénération; elle n'est plus une affaire particulière. Oh! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir, dit le Patriarche; cependant Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio, il lui conseilla d'obéir. Monseigneur, dit Saugrénutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le Patriarche, d'un air contrit, puisque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ses dignités: ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi la culotte de peau d'ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de canard & l'aigrette de papier marbré, dont avant sa perversion notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exem-



ple ; & par une prompte obéissance envers l'Écumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'élevèrent : mais le Roi & le Patriarche sortirent de l'assemblée , après avoir ordonné qu'on dressât un acte authentique de ce qui venoit d'être résolu.

La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs, lorsque Saugrénutio prenant la parole : Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus, ce tems heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre ! Abandonnés à la servitude, puisque nous la souffrons ; faits à l'abaissement où l'on nous réduit,

nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chéchanians, qui remplissoient le monde entier de leur gloire! Voilà ce peuple si fameux! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il, en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours: l'avilissement où je vous vois m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté: mais brûlez ces fastes célèbres qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous seroient inutiles. Qui ne

rougit point de sa servitude, ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, Ministres sacrés, c'est à vous seuls de faire disparaître l'injustice ! Qu'avons-nous à craindre ? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel ? Vengeons l'honneur de nos Autels : donnons à cet état abattu, des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons, s'il le faut, mais mourons en citoyens ; utiles à notre patrie jusques dans nos derniers instants, montrons-lui du moins comme on sait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveler nos affronts. Car que sert-il de nous flatter, & quelle espérance pourrions-nous nourrir sans témérité ? Nous est-il permis

de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets? Ouvrons notre Histoire; & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des désordres que causa, il y a six cents ans, le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent point allumées un siècle après, par l'établissement des moustaches quarrées, sous le Patriarche Onsoucho? Que n'a point produit l'obstination de Rimachou, lorsqu'il voulut abolir le potiron sacré? Cet Etat enfin, après les plus cruelles séditions, commençoit à respirer: les Patriarches plus éclairés, plus soumis aux loix, plus sensibles à l'honneur de la religion, ne proposoient plus d'opinions scandaleuses; un soleil plus pur nous éclairoit. Hélas! tranquilles à l'ombre

de nos Autels , nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grand Dieux ! Quelle étonnante révolution ! & sur quoi est-elle fondée ? Une Fée apporte une Ecumoire ! Il est important , dit le Prince , que je l'avale , après que la Vieille du monde la plus hideuse l'a reçue dans sa bouche. C'est , ajoute-t-il , un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage , sans cette cérémonie , ne sauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe , qu'à mes intérêts particuliers , je refuse. Le Prince tombe dans des accidents peu ordinaires , on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un décret injuste : bien plus , on assemble contre moi tout l'Etat , on me prononce le Jugement du monde le plus inique ; & non content de m'avilir , on porte l'audace jusques au corps entier des Sacrificateurs , à qui

on veut faire lécher l'Ecumoire. Tous les ordres du Royaume sont dans ma disgrâce. Eh ! qu'ont-ils de commun avec moi ? Supposé que j'aye dû lécher l'Ecumoire , étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs , qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est cru si aisément sur sa parole , tous les jours il aura des idées nouvelles ; & que sais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher ? Mais , supposé qu'à présent je voulusse obéir , où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince & elle tiennent ensemble ; où les retrouver ? & quel crime commettrai-je en attendant leur retour ? Cependant on me déshonore , on me dépose , on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre que d'obéir , je bénis les Dieux du courage qu'ils

m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite , que je ne le serois en possédant honteusement les biens qu'on m'enlève , je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car ne vous flattez pas ; ajouta-t-il , en parlant aux Grands , votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Écumoire. Je n'ignore pas , je vois même en frémissant , que plus sensibles aux démêlés que vous avez eus avec nous , qu'à l'honneur de la religion , vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah ! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace ; & si vous n'êtes émus par aucune considération , que celle de votre gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens ! Il est dans la servitude deux malheurs qui se succèdent ; le premier est d'y gémir ; l'autre , quand même elle ne subsiste plus , de se

souvenir de sa honte. Ah ! rappelez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose , ils disparaîtront quand vous ne les baiserez plus. On ne jette dans l'abaissement que ceux qu'on croit capable d'y rester. Nous avons les maux présents qui nous environnent ; une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux , sous lequel nous avons si long-tems fléchi ! Que ce peuple , témoin de nos affronts , le soit enfin de notre vengeance ! Nous serons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons des décrets offensants qu'ont dictés l'inimitié & l'injustice , je vous répons du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour les Dieux & pour leur liberté ?

Il dit ; & les Etats déjà d'accord de sa condamnation , se partagent.



Différents avis s'élèvent. Les plus superstitieux, émus par le discours de Saugrénutio, croient en effet que les Dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'acte qui le condamne lui & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple, informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrénutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, & accorde du tems au Grand-Prêtre, qui, satisfait d'avoir différé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus;

& que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son successeur.

---

## CHAPITRE XX.

### *Retour du Prince à Chéchian.*

CES troubles agitoient encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? disoit-il en lui-même ; avouerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombres que je suis rentré dans mes droits ? De quelle manière lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse ? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant , pourroit-elle compter sur mon indulgence ? Mais elle sait de quelle espèce étoit mon malheur : en lui don-

nant des preuves qu'il est cessé, pourrai-je me dispenser de lui dire pourquoi? Eh! quelle seroit sa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, si je lui faisais part de toutes les idées qui m'ont occupé? Si elle savoit que mon cœur lui a été infidèle? Que pendant quelques instants, tout rempli d'une autre, je me suis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombres, me pardonneroit-elle d'avoir pensé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux? Ah! cachons ma honte à Chéchian; paraissons-y rétabli: mais puisse-t-on n'y savoir jamais quel remède m'a rendu à moi-même!

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses États, & il revit enfin les murs si désirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois.

mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes vielles avertissant le peuple, les illuminations, les cris de joie & les transports les plus outrés, annoncèrent au Roi que le Prince ren-  
troit dans la ville. Néadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état, lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours? Cruelle Fée! étoient-ce-là les malheurs dont tu me menaçois? Néadarné, à la voix & aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux, & l'embrassant à son tour: O Tanzaï! ô repos de mes jours! est-ce donc vous que je revois! que votre absence m'a coûté de larmes! Hélas! le plaisir seul de votre retour,

peut égaler la douleur que votre départ m'a causée. Ils n'auroient point fini leurs regards & leurs transports, si le Roi, impatient de savoir comme étoit le Prince, ne les eût interrompus pour s'en instruire ! Sire, lui dit-il, cette Ecumoire attachée à ma boutonniere, vous annonce qu'elle ne m'incommode plus ; & je suis le plus trompé du monde, si la Princesse, interrogée demain, ne vous donne du reste des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrèrent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Sanguenutio y arriva avec eux ; non que le même désir le pressât, mais pour savoir seulement si par hasard le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tan-

zaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit même à son refus, les malheurs qui lui étoient arrivés; & le dernier de tous lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui il s'informa de tout ce qui s'étoit passé, & si un sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces discours, sortit persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le Roi, l'histoire de votre désenchantement. Elle est singulière, reprit le Prince, d'un air embarrassé, & je vous

surprendrai sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe ! D'un songe ! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager ? Vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe ? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des pays immenses, je parvins enfin dans une forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la Fée au chauderon. Après avoir quitté cette Fée, poursuivit il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupe comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surprenant que mon imagination échauffée ne l'eût prise pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le désordre duquel je me crus transporté dans un

palais magnifique : des chouettes y parloient ; j'y étois superbement reçu ; je crus y voir Concombres , qui , pour dédommagement de l'Ecumoire , me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai , lorsqu'on assure qu'en dormant , nous dépendons si peu de nous-mêmes , que l'objet du monde qui nous est le plus odieux , triomphe de notre répugnance. Concombres m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous , & la répugnance qu'elle m'inspiroit , notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses désirs. Je me suis enfin réveillé , rempli d'effroi , mais pénétré de joie en même tems , quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur , dit alors Néadarné , ce songe est bien suivi , & son effet me paroît admirable.



Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion ? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand, à mon réveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ? Mais, Princesse, ajouta-t-il, il est tard : mon père, depuis une heure, combat le sommeil ; il devrait lui donner les momens qu'il nous accorde ; & je ne sais si la nuit sera assez longue pour me laisser le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas, reprit le Roi : allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées ! Le Prince, après avoir donné le bon soir à son père, enleva Néadarné dans ses bras, & se renferma dans son appartement, pour y goûter les plaisirs dont on verra le détail dans la seconde Partie de cette véridique histoire.

CHAPITRE XXI.

*Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.*

**L**E Prince , pénétré d'amour , & plein de la plus vive impatience , se crut à la fin de ses malheurs , quand il se vit si près de posséder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle , outre les désirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime , cette fureur de jouir , cette ardeur inquiète que l'on sent pour un bien dont on se voit maître , après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports , le souvenir de cette première nuit qu'il avoit trouvé si triste , lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans

l'esprit ; & moins il savoit de quelle manière elle exerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérément, contre Barbacela. Voyez, disoit-il, à quoi me sert sa protection ! Elle me donne une ecumoire : c'est, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le destin me prépare ; & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent : sans elle je n'aurois pas fâché Concombre ; & au-lieu de me soulager, elle me laisse-là. Voilà une belle façon de protéger ! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus besoin de son secours.

Pendant qu'on déshabilloit la Princesse, il faisoit toutes ces réflexions. Enfin, il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au chauderon. Sur le champ il courut à son cabinet, voir si elle lui avoit tenu parole sur

l'eau de santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes ; cependant la force de cette eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes : si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles ? D'ailleurs, Néadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage ; & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses appas : de façon ou d'autre, l'amour y gagne ; & quoique m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécens, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces rai-

sons lui paroissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, & entra dans l'appartement de la Princesse, comme ses femmes en sortoient.

Néadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit; & Tanzaï, pressé de se rendre heureux, ne la fit pas long-tems attendre. Néadarné, déjà accoutumée à se trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse que sa modestie. Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son Amant, qui, dans un plus grand désordre qu'elle-même, s'amusa moins à les considérer que la première fois. L'amour, dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler; à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands; tous deux enfin possédés d'une douce fureur, l'ame dans ce tu-

multe heureux qu'elle se plaît encofe à augmenter, se livrèrent à leur ivresse. Les cris douloureux de Néadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnèrent moins qu'ils ne le flattèrent; quelques instances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe: il auroit été inflexible, si Néadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince, des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligèrent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus! C'est pour ce séjour

enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La Princesse le voyant interdit, lui en demanda la cause. Tanzaï, pour toute réponse, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah, Ciel, s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi ! Cher Prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée ! Mais comment ce malheur est-il arrivé ? Chère Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas-là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis ! continua-t-il, d'éternels obstacles s'opposeront-ils à notre bonheur ? Me voilà donc privé pour jamais du plaisir de vous posséder ! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remède, n'y en auroit-il pas pour le mien ? Je consens, reprit Tanzaï, que cette espérance me reste : mais en me faisant entrevoir un bonheur à ve-

à venir, détruisez-vous ma peine présente? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir? Ah, Prince! reprit Néadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux peut-être qu'à vous-même? Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs?

Le reste de la nuit se passa, soit en discours, soit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à ses yeux, avoit pu autrefois disparaître; & le Prince, qui se souvenoit de ce que Néadarné lui avoit laissé voir, au désespoir qu'il n'en restât rien,



faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de santé qu'il avoit bue, avec l'idée de la mieux employer, faisoit des effets étonnans ; & sans les secours de Néadar-né, dont la compassion le secouroit tant bien que mal, il se seroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle situation, il lui restât des ressources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Tanzaï, qui avoit été affligé sans modération de son infortune, supporta assez patiemment celle de Néadar-né. Il l'adoroit, mais il se voyoit des motifs de consolation que la première fois il n'avoit point eus. Il avoit résolu de ne lui pas être infidèle, lui dût-elle être inutile toute sa vie : mais il étoit bien-aise d'avoir de quoi le devenir, & que la Princesse ne pût pas attribuer sa constance, à l'impos-

sibilité de faire autrement. Ce sentiment étoit délicat ; mais je ne sais si , dans la suite , il ne se seroit pas trouvé de difficile exécution. Néanmoins , de son côté , étoit dans un désespoir qui éclatoit malgré sa contrainte. Que fera au Prince , disoit-elle en elle-même , ma fidélité , & quel gré pourra-t-il me savoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événemens sinistres ne le déterminent pas à m'abandonner , & qu'il ne me fasse pas responsable de la colère de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel sort est le mien ! Je craignois , lorsque je pouvois satisfaire sa tendresse , que son amour ne s'éteignît ; & je tremble à présent que , rebuté par tant d'obstacles , il ne m'ôte à jamais son cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées , lorsque le jour

vint. Le Prince ne voulant pas que le peuple fût instruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver son père, & de consulter avec lui sur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour désenchanter la Princesse.

## CHAPITRE XXII.

*Ce qui fit que le Prince se fâcha.*

**L**E Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh, double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est? Est-ce à vous à me réveiller? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place... Oh! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous seriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mé-

content de la Princesse? reprit le Roi; tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle est équivoque. Eh, de par la queue sacrée! dit le Prince impatienté, il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien; ce que je suis est inutile pour elle, la porte des plaisirs est murée. O Ciel! que m'apprenez--vous? s'écria le Roi: assemblons le Conseil. Eh, mon père! repliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce Conseil? Votre Secrétaire voudra faire des incisions, & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte le Singe. Ce dernier parti me semble le meilleur, mais il suffira que le Singe soit consulté à huis clos, & je ne prétends pas que l'on soit informé de ce malheur; nous deviendrons enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier oracle, pour

recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh ! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un songe ? Quoiqu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner. Je sais que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lécher l'Ecumoire. Mais comment le lui persuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrénutio, que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déjà prévenu, lui avoit dicté l'oracle qu'il devoit rendre ; & il étoit assez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'oracles en ville. Ils s'y transportèrent aussi-tôt ; & le Singe,

après les cérémonies accoutumées, rendit cet oracle en prose, afin qu'on l'entende mieux.

*La Princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand Génie Mange-taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.*

Selon sa sainte volonté ! s'écria le Prince, transporté de rage : je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours : voilà comme vous étiez avant de partir ; cependant que vous est-il arrivé ? Savez-vous quelle sera la volonté du Génie ! D'ailleurs, quand elle seroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y soumettre, que devoir Néadarné rester toujours ce qu'elle est ! Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux, une fois pour toutes, que Néadarné me soit inutile à jamais, que de passer entre les bras d'un autre. Fausse délicates-

se ! reprit Saugrénutio ; car au fond cela ne revient-il pas au même ! Pour un mal d'opinion , vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï , mêlez-vous de vos affaires : si l'on envoyoit la Prêtresse , votre concubine seulement , où l'on envoie ma femme , vous seriez peut-être aussi fâché que moi. Laissez-le crier , dit le Roi , & instruisez-moi. Qu'est-ce que ce Mange-taupes ? Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'est , répondit Saugrénutio , un Génie puissant , proche parent de Concombre ; sans doute il aura épousé sa querelle. Il est d'un tempérament fort amoureux , & l'isle Jonquille , où il fait sa demeure ordinaire , n'est qu'un serrail composé des plus belles personnes de l'Univers. Toutes celles qui ont affaire à lui , sont obligées de passer une nuit au moins dans son palais. On ne sait , à vrai

dire, ce qu'elles y font ; mais s'il en faut croire toutes les femmes qui en sont revenues, c'est le Génie du monde le plus respectueux. Votre Majesté sent bien ce qu'on en peut croire ; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute ; en pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle est satisfaisante ; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen presque sûr de le calmer ; plus on lui apporte de taupes, plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit le Roi, & cela me fera plaisir aussi ; mes jardins sont désolés par les taupes, & le royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès



ce jour faire publier une ordonnance, par laquelle il sera enjoint à chacun de mes sujets d'en apporter au moins dix. Mais par où va-t-on à cette isle Jonquille ? Par la route que Son Altesse a prise, continua Saugrenutio, pourvu qu'après la forêt il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile ; Néadarné ne sortira pas du royaume, & ce n'est point pour la voir maîtresse de Mange-taupes que je l'ai épousée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puisqu'aussi bien nos loix vous y contraindroient, si la Princesse, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au royaume. Cette dernière raison fit taire le Prince, il se rendit enfin. On résolut de ne découvrir à personne le sujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les taupes du pays.

Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je suis certain, après ce signe, que le voyage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à moi: je crois que ce Singe ne veut rien dire; mais sortons de ce temple, & retournons auprès de Néadarné lui annoncer le voyage.

Tanzaï & son père, de retour au palais, trouvèrent Néadarné fort inquiète; elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'oracle, & le projet du voyage. Il est inutile, dit-elle à son époux, que nous quittions ce palais; je serois dans l'isle Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez

pas : je resterois plutôt toute ma vie comme je suis , que de regarder seulement ce Génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu , dit le Roi : ne pleurez point , Saugrénutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot , dit le Prince , il le faut , un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez , je vous en conjure , dit-il à son père , les apprêts de notre départ : je vous demande pardon ; mais j'ai l'esprit si peu tranquille , que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit , & laissa Tanzaï essayer inutilement , s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.



CHA-

CHAPITRE XXIII.

*Qu'il faut bien se garder de passer,  
tout impatientant qu'il est.*

**L**E Prince, voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné ; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt chariots au moins chargés de taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre ; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le Prince des sentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devoit son changement qu'à une chose, dont son amour & sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déjà fait plusieurs journées, que leurs caresses

avoient abregées, lorsqu'ils parvinrent dans une prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princesse, fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons, sur les bords d'un ruisseau, qui, en embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux Amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener autour de ce même ruisseau qui formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort, lorsqu'une taupe, qui sortit brusquement de dessous terre, interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épar-

gna rien pour se saisit de celle que le hasard lui offroit. A peine l'eut-il prise, qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux, chose si rare aux taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût, que mu de compassion, il voulut d'abord lui rendre la liberté; puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné: il la porta donc au pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre: assurément ce n'est pas-là une taupe ordinaire. Ah, qu'elle est belle! s'écria Néadarné: quoi! voudriez-vous la livrer au Génie? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonne-

rez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle est belle ! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit : je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même ; je suis peut-être la seule femme au monde qui ait une taupe si merveilleuse ; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se prennent souvent de passions violentes, sans trop savoir pourquoi, & communément plus les objets qui les frappent sont ridicules, plus elle s'y attachent avec fureur. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui se prit pour sa taupe d'un amour si vif, que si un quart d'heure après il l'avoit fallu sacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela avoir mauvaise opinion de Néadarné : on avance, sans doute, ceci témérairement ; les femmes Chéchianiennes ne ressemblent peut-être pas en fantaisies, à celles du reste

du monde. La Princesse, éprise de sa taupe, lui fit mettre un collier, & la tint en lesse tant qu'elle se promena dans la prairie, sans que cet animal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son palanquin, lorsqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï jusqu'à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut inter rompue par aucun événement, on découvrit la forêt. Tanzaï, qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chauderon ne put s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt, & suivant le conseil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur.



C'est donc bientôt, dit-il à Néadar-né en soupirant, que je vais vous quitter? C'est donc moi, qui vous aimant éperdûment, vous remets presque entre les bras d'un autre? Un sort cruel m'y contraint: ah! la nécessité de mourir me seroit moins affreuse. Néadar-né! vous m'oublierez, vous serez la proie des désirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il est sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadar-né, retournons sur nos pas. Vous savez avec quel regret j'obéis: vous m'assurez que vous m'aimerez toujours; contente de cette promesse, sûre de posséder votre cœur, qu'aurois-je à désirer? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous, de mon changement de forme: je me suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver, j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que

me suggéroit ma vertu, tout ce que m'inspiroit mon amour. Eh que m'importé, hélas! si votre passion pour moi ne diminue pas, de rester comme je suis? Vous savez à quel point je vous aime; & loin de compter sur ma fidélité, vous osez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne sauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémissant avec lui, ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vanter, sont aussi vifs que vous le dites; mais quoiqu'il en soit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naître des désirs; mais vous seul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fût-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant

de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce désordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous.

Ah! voilà précisément, s'écria Tazai, ce quiétisme affreux que je crains! Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait, & que le cœur ne sent pas. Aussi heureuse avec ce Génie qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté, qui même ne vous occuperoit qu'après; & tout ce que votre amour me donneroit, seroit d'imaginer que peut-être je vous aurois fait plus de plaisirs. Soit, répondit Néadarné en colère; mais que je cesse de vous aimer, si je vais trouver la Génie. Pour vous, rompez un hymen qui vous devient odieux; Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépens même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous

suggérer. Le Prince répondit brusquement à ce reproche : la Princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entre eux, lorsque la taupe, qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules : Par la gernie ! que les Amans sont sots ! Ah, Ciel ! s'écrierent-ils tous deux. Ah ! continua la Princesse, ma taupe parle.

Je suis bien trompé, dit Tanzaï, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit : avez-vous entendu comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux ! s'écria la taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-la, s'écria la Princesse. Quelle

simplicité ! répondit-il en tâchant de l'étouffer ; ne voyez-vous pas que c'est Concombre ? Eh non ! je ne suis pas elle , crioit la taupe , je suis la Fée Moustache , cousine-germaine & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond , dit le Prince en se calmant , elle peut avoir raison ; mais par quelle aventure êtes-vous taupe ? C'est ce que vous saurez bientôt , reprit Moustache ; mais avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe , dit le Prince , nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la taupe commença son histoire , ainsi qu'on le verra dans le livre suivant.

*FIN DU TOME PREMIER.*

# T A B L E

## LIVRE PREMIER.

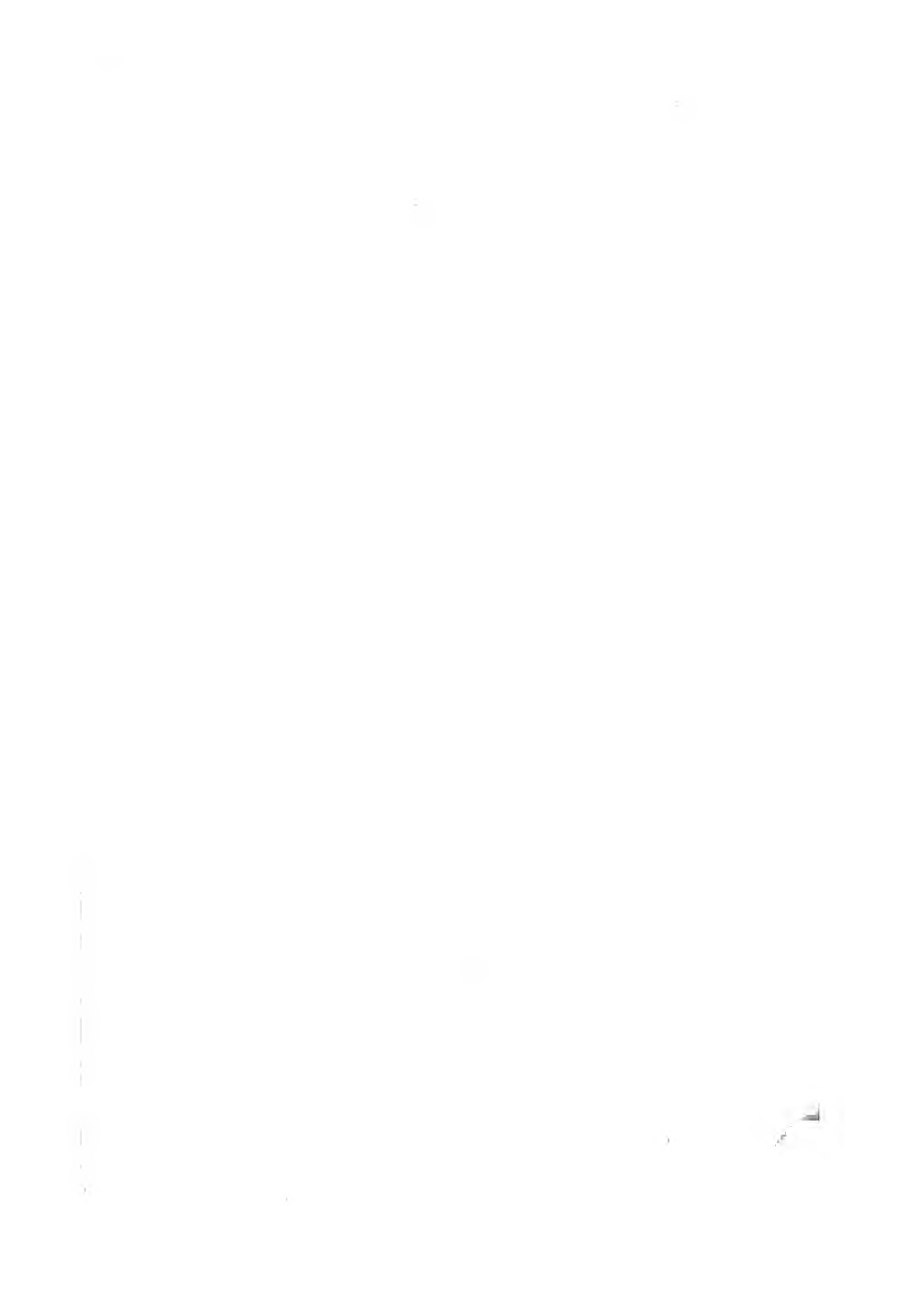
|             |                                                                 |    |
|-------------|-----------------------------------------------------------------|----|
| CHAP. I.    | <b>C</b> <i>CE que c'est que le Prince Hiaouf-Zélés-Tanzaï.</i> | 21 |
| CHAP. II.   | <i>Retour du Prince.</i>                                        | 29 |
| CHAP. III.  | <i>Amour du Prince.</i>                                         | 37 |
| CHAP. IV.   | <i>Choix de Tanzaï.</i>                                         | 48 |
| CHAP. V.    | <i>Dépit de Rousa Blaffarda.</i>                                | 59 |
| CHAP. VI.   | <i>Jour des Nôces.</i>                                          | 65 |
| CHAP. VII.  | <i>Suit du jour des Nôces.</i>                                  | 73 |
| CHAP. VIII. | <i>Vengeance de Concombres.</i>                                 | 84 |

## LIVRE SECOND.

|            |                                    |     |
|------------|------------------------------------|-----|
| CHAP. IX.  | <i>Nuit des Nôces.</i>             | 94  |
| CHAP. X.   | <i>Suite de la nuit des Nôces.</i> | 99  |
| CHAP. XI.  | <i>Evénemens peu interessans.</i>  | 106 |
| CHAP. XII. | <i>Oracle du Singe.</i>            | 112 |

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. XIII. <i>Aventure miraculeuse de la Fête au Chauderon.</i>                      | 116 |
| CHAP. XIV. <i>Arrivée du Prince dans l'Isle des Cousins.</i>                          | 121 |
| CHAP. XV. <i>Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.</i>                        | 130 |
| CHAP. XVI. <i>Illusion.</i>                                                           | 138 |
| CHAP. XVII. <i>Nuit délicieuse de Tazai.</i>                                          | 145 |
| CHAP. XVIII. <i>Le moins amusant du Livre.</i>                                        | 155 |
| CHAP. XIX. <i>Bagatelles trop sérieusement traitées.</i>                              | 164 |
| CHAP. XX. <i>Retour du Prince à Chécbian.</i>                                         | 179 |
| CHAP. XXI. <i>Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.</i>                         | 187 |
| CHAP. XXII. <i>Ce qui fit que le Prince se fâcha.</i>                                 | 196 |
| CHAP. XXIII. <i>Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.</i> | 205 |

Fin de la Table.







1-1-1-1-1-1-1-1-1-1



